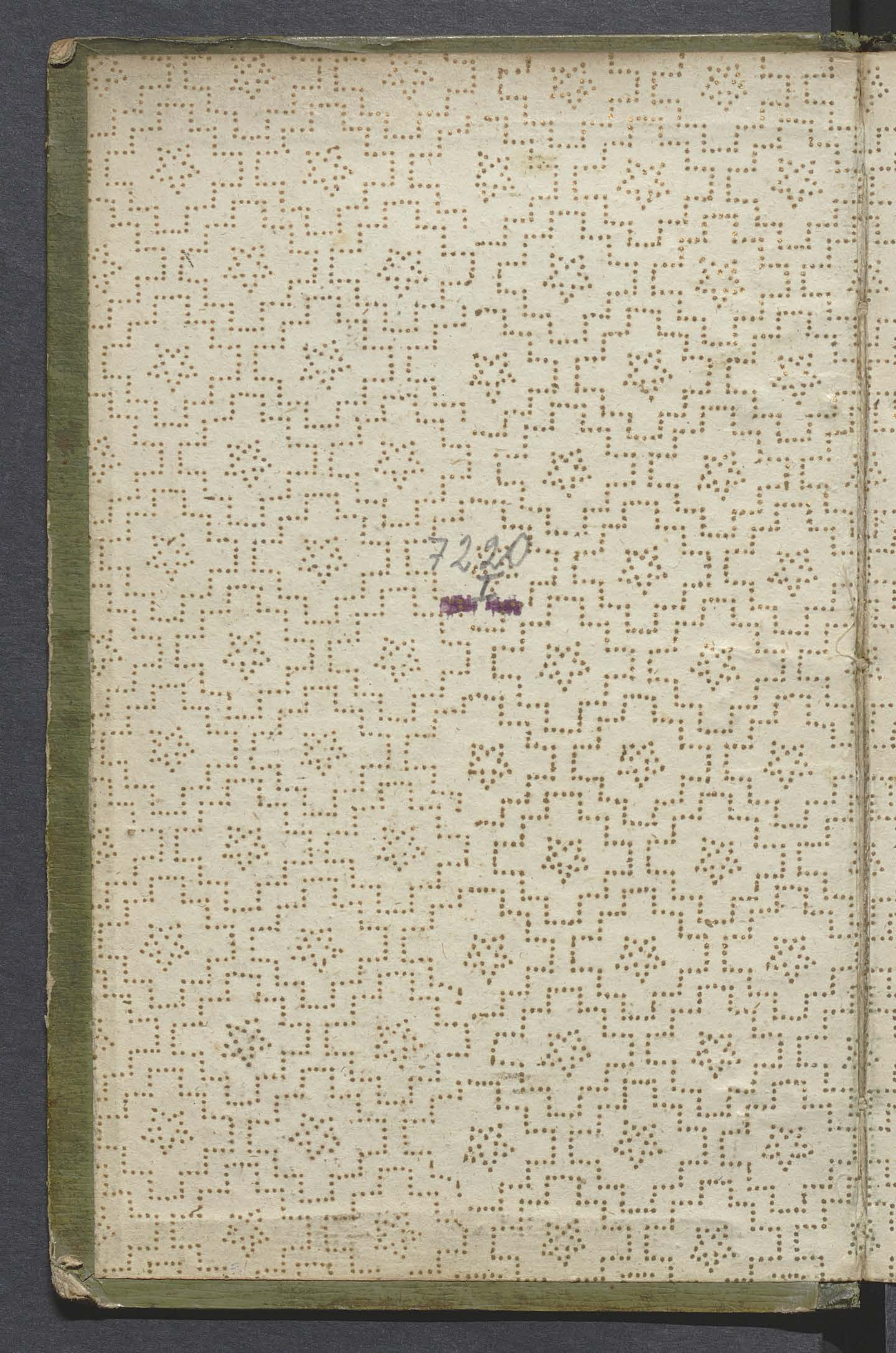
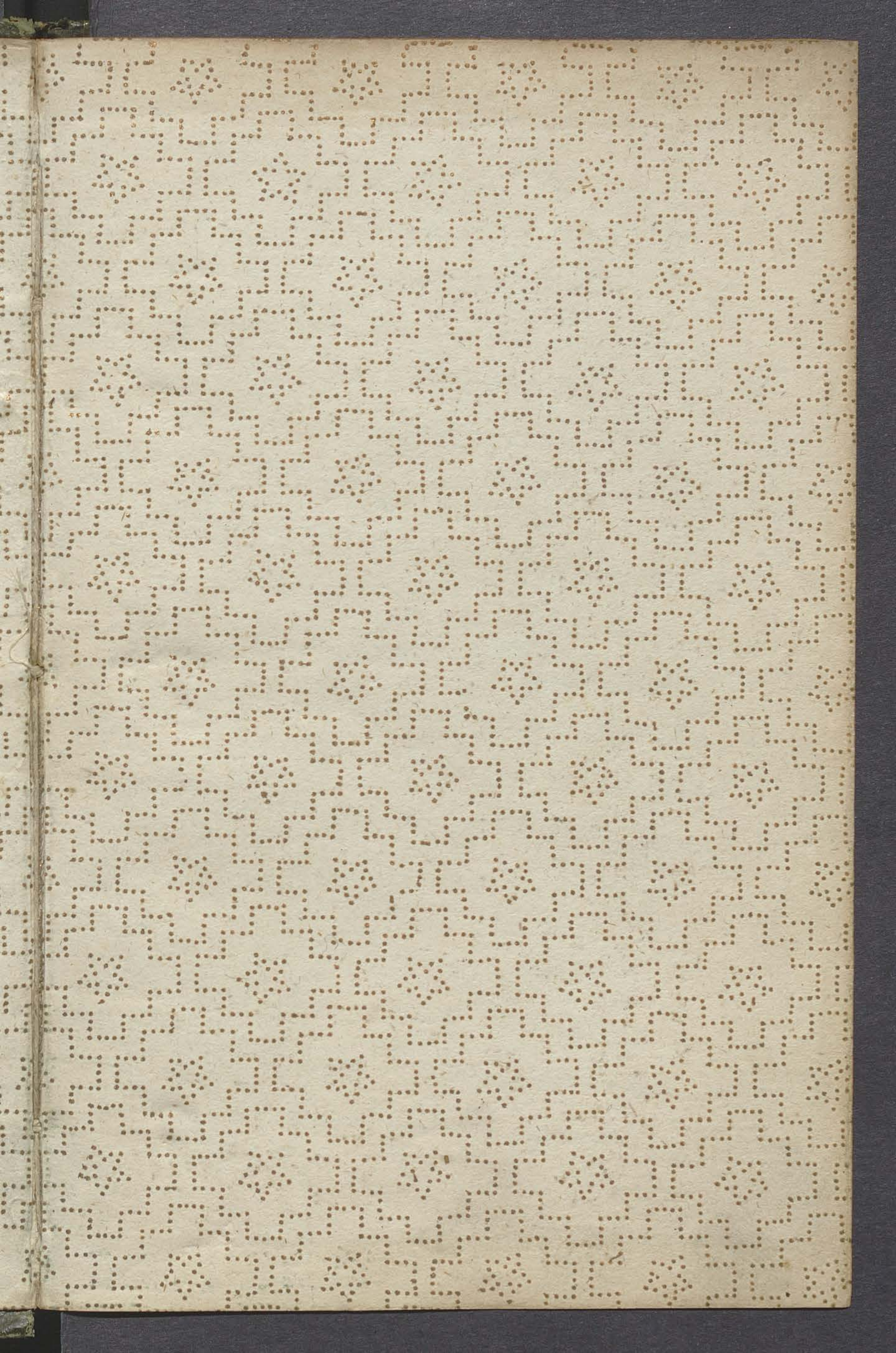




Hoffnung.

Es reden und träumen die Menschen viel
Von bessern künftigen Tagen,
Nach einem glücklichen goldenen Ziel;
Sieht man sie rennen und jagen,
Die Welt wird alt und wird wieder jung,
Doch der Mensch hofft immer Verbesserung!

Die Hoffnung führt ihn ins Leben ein,
Sie umflattert den fröhlichen Knaben,
Den Jüngling begeistert ihr Zauberschein,
Sie wird mit dem Greis nicht begraben;
Denn beschließt er im Grabe den müden Lauf,
Noch am Grabe pflanzt... er die Hoffnung auf.

Es ist kein leerer, schmeichelnder Wahn,
Erzeugt im Gehirne des Thoren,
Im Herzen kündet es laut sich an,
Zu was Bessern sind wir geboren,
Und was die innere Stimme spricht,
Das täuscht die hoffende Seele nicht. —

Schiller.

Tout ce qui est veritablement sublime a cela de propre quand on l'ecoute, qu'il éleve l'ame et lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle meme, la remplissant de joie et de je ne sais quel noble orgueil, comme si c'était elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre. /: Paroles de Longin :/ Voilà une tres belle description du sublime, et d'autant plus belle qu'elle est elle meme tres sublime. Mais ce n'est qu'une description, et il ne parait pas que Longin ait songé dans tout son ~~traité~~. à en donner une definition exacte. La raison est qu'il ecrivait après Cecilius (qui, comme il le dit lui meme avait employé tout son livre a définir et a montrer ce que c'est que sublime. Mais le livre de Cecilius etant perdu, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais qu'au defaut de Longin j'en hasarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. » Le sublime est une certaine force de discours propre a élever et a ravir l'ame, et qui provient ou de la grandeur de la pensée et de la noblesse du sentiment

ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif et animé de l'expression; c'est-à-dire d'une de ces choses regardée séparément, ou, ce qui fait le parfait sublime, de ces trois choses jointes ensemble.

Boileau.

L'antiquité d'un écrivain n'est pas un titre certain de son mérite; mais l'antique et constante admiration qu'on a toujours eue pour ses ouvrages est une preuve sûre et infaillible qu'on les doit admirer.

le même.

C'est par le sublime que les grands poëtes et les écrivains les plus fameux ont remporté le prix, et rempli toute la postérité du bruit de leur gloire. Car il ne persuade pas ~~promptement~~ proprement, mais il ravit, il transporte, et produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant

de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime. Il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.

(: Traité du Sublime par Longin :)
traduit par Boileau

Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'eperon. Demosthène dit en quelque endroit que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est d'être heureux; mais qu'il y a encore un autre qui n'est pas moindre, et sans lequel ce premier ne saurait subsister, qui est de savoir se conduire avec prudence. Nous en pouvons dire autant à l'egard du discours. La nature est ce qu'il y a de plus necessaire pour arriver au grand: cependant, si l'art ne prend soin de la conduire, c'est une aveugle qui ne sait où elle va...

Du même ouvrage.

La marque infaillible du sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup a penser, qu'il fait d'abord un effet sur nous auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, et qu'ensuite le souvenir nous en dure et ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez vous qu'une chose est veritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plait universellement et dans toutes ses parties; car lorsque un grand nombre de personnes differentes de profession et d'âge, et qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient a etre frappé également de quelque endroit d'un discours; ce jugement et cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordants d'ailleurs est une preuve certaine et indubitable qu'il y a du merveilleux et du grand.

Du meme ouvrage

Doit-on preferer le médiocre parfait au sublime qui a quelques defauts? Lequel vaut mieux, soit dans la prose, soit dans la poesie; et lequel a juger équitablement des choses, doit emporter le prix, de deux ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre và plus au grand et au sublime. Premierement donc ~~pr~~ je tiens pour moi qu'une grandeur au dessus de l'ordinaire n'a point naturellement la pureté du médiocre. En effet, dans un discours si poli et si limé, il faut craindre la bassesse; il en est de meme du sublime que d'une richesse immense où l'on ne peut pas prendre garde ~~de si~~ à tout de si près, et où il faut, malgré qu'on en aît, negliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible pour l'ordinaire qu'un esprit bas et médiocre fasse des fautes: car comme il ne se hasarde et ne s'éleve jamais, il demeure toujours en sureté: au lieu que le grand, de soi meme et par sa propre grandeur est glissant et dangereux.

Bien que j'aie remarqué plusieurs fautes dans Homère et dans tous les plus celebres auteurs et que je sois peut-être l'homme du monde a qui elles plaisent le moins, j'estime après tout, que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciés, et qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises et de petites négligences qui leur sont échappées, parceque leur esprit qui ne s'étudiait qu'au grand, ne pouvait pas s'arreter au petites choses. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également partout, quand ce ne serait qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste.

Du même ouvrage.

Qu'est-ce donc qui a porté ces esprits Divins a mépriser cette exacte et scrupuleuse delicatesse pour ne chercher que le sublime dans leurs écrits? En voici une raison. C'est que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse et de vile condition; mais elle lui a donné la vie,

et l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je introduit dans cette lice comme un courageux athlête qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paraît de plus grand et de plus divin. Aussi voyons nous que le monde ne suffit pas a la vaste étendue de l'esprit de l'homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieux, et penetrent au delà de ces bornes qui environnent et qui terminent toutes choses. — Et certainement si quelqu'un fait un peu de reflexion sur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand et d'illustre, il peut connaître par là à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire et transparente, et utile meme pour notre usage; mais nous sommes veritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin et l'Océan surtout. De tout cela il faut conclure que ce qui est utile et meme necessaire aux hommes, souvent n'a rien de merveilleux, comme etant aisé a acquérir;

mais que tout ce qui est extraordinaire est admirable et surprenant. — Du même ouvrage.

Le chef d'oeuvre d'amour est le coeur d'une mère.

M. Gaillard.

Inscription pour le buste de Mde de Sevigné.

Son esprit eut suffi pour la rendre immortelle,
Elle obtint des succès plus doux et plus flatteurs ;
Sans songer à la gloire, elle gagna les coeurs ;
En lui donnant la palme la plus belle
Pour mille talens réunis,
L'envieux même croit ne couronner en elle
Que la tendresse maternelle
Dont par sa mort et ses écrits
Elle sera toujours le plus touchant modele.

Mde de Genlis.

~~[illegible]~~.

Les vrais malheurs sont ceux qu'on a pu mériter.

La Chaussée.

Le mépris des grandeurs vaut mieux que leur conquête.

Le Même.

Un ami véritable est l'ouvrage du tems.

Le Même.

Il est quelques mortels qui, par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir et la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,
D'un bonheur passager dédaignant le mensonge,
Et pleins du sentiment de l'immortalité,
S'élèvent vers le ciel et vers l'éternité.
D'autres, pour qui la vie était un long naufrage,
Viennent chercher enfin l'asyle du repos,
L'espoir d'une autre vie et l'oubli de leurs maux.

La Haye.

Stances sur la Mélancolie

Vague mélancolie, es-tu peine ou plaisir?
En me livrant à toi, je sens couler mes larmes;
Mais cette douleur a des charmes:
Pleurer n'est pas toujours souffrir.

D'une sombre forêt je cherche le silence;
Au pied d'un froid tombeau j'aime à me recueillir;
Là, je vois qu'il faudra vieillir;
Là, je vois la mort qui s'avance!

Lorsque l'oiseau nocturne a quitté le beffroi,
Qu'à l'airain gémissant, il joint sa voix plaintive,
Je viens méditer sur la rive,
Et je l'écoute sans effroi.

L'air est calme et serein, la rive est solitaire;
Seule, assise à l'écart, il m'échappe un soupir.
Hélas! quel triste souvenir!
A de plus doux je le préfère.

Je cacherais toujours mes plaisirs, ma douleur.
Ah! qui partagerait la crainte, l'espérance,
Et le bonheur et la souffrance
Qui viennent agiter mon coeur!

Je ne confirai pas, douce mélancolie,
Tes aimables secrets, on ne m'entendrait pas;
Seule, je chanterais tout bas
Les charmes de la rêverie.
Brillant astre des nuits, affaiblis ta clarté,
Tu troubles les plaisirs dont mon âme est éprise;
Je n'ai point changé de devise:
„ Le silence et l'obscurité.

Mde Pauline de Brady.

Trop heureux dans la solitude
Qui peut partager son loisir
Entre les beaux arts et l'étude,
L'espérance et le souvenir!
Qui, les yeux ouverts, y sommeille,
Et surtout en ferme l'abord
A l'ennuyeux qui nous endort,
A l'importun qui nous réveille.

M. Arnault.

Hate toi, vole, imbecille Damon,
Passe les mers, humé dans Albion
L'épais brouillard de la Tamise,
Fais plus encor; parcours avec éclat
Pekin, Moscou, Vienne, Rome, et Venise
Et nous dirons : ô merveille, ô surprise !
Il partit sot, il est revenu fat.

Le chevalier Des Loges -

Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cristal d'une onde pure,
Elle assortissait un bouquet
Pour en composer sa parure.
La belle, d'un air enfantin,
Comparait avec avantage
Le lys et la rose à son teint
Et souriait à son image.

M. Desbordes.

Comme la rose dont elle était l'image
Elle n'a fait que naître et mourir.

Eines jungen Freundinn ins Stammbuch.

Ein blühend Kind, von Grazien und Scherzen
Umhüpft, so Freundinn spielt um dich die Welt,
Doch so, wie sie sich mahlt in deinem Herzen,
In deiner Seele schönen Spiegel fällt,
So ist sie nicht. Die stillen Huldigungen,
Die deines Herzens Adel dir errungen,
Die Wunder, die du selbst gethan,
Die Reize, die dein Daseyn ihm gegeben,
Die rechnest du für Reize diesem Leben,
Für schöne Menschlichkeit uns an.
Dem holden Zauber nie entweihter Jugend,
Dem Talisman der Unschuld und der Tugend,
Den will ich sehn, der diesem trozen kann.

Froh taumelst du im süssen Ueberzählen
Der Blumen, die um deine Pfade blühn,
Der Glücklichen die du gemacht, der Seelen,
Die du gewonnen hast, dahin.
Sey glücklich in dem lieblichen Betruge,
Nie stürze von des Traumes stolzem Fluge
Ein trauriges Erwachen dich herab,
Den Blumen gleich, die deine Beete schmücken,

So pflanze sie… nur den entfernten Blicken!
Betrachte sie, doch pflücke sie nicht ab.
Geschaffen, nur die Augen zu vergnügen,
Welk werden sie zu deinen Füßen liegen,
Je näher dir, je näher ihrem Grab!

Schiller. —

Wie wohlthätig hat sich die Natur an uns armen Sterblichen bewiesen, da sie uns die Gewohnheit, mit solchen stillwirkenden, aber allmächtigen Zauberkräften versehen, zur Begleiterinn gab! ——

Carolina Pichler.

Lächerliche Anmaßung! was vermißt sich der Mensch, das Schicksal eines Andern auf Jahre hinausfeststellen zu wollen! Es rollt die Zeit unaufhaltsam, ~~er~~ es schafft und zerstört die Natur unablässig, und nicht der nächste Augenblick ist in unserer Gewalt.

Dieselbe ~~[illegible]~~.

Welche Macht der Sympathie und des gegenwärtigen Anschauens! Ich hatte nicht mehr gehört

als ich schon vorher wußte, ich war auf
alles das vorbereitet; und doch hatte ~~ich~~ den
ganzen Schrecklich langen Weg über keine
erleichternde Thräne meinem Herzen Luft
machen können. Jezt flößen sie häufig...
ich schämte mich nicht, sie fliessen zu laßen;
sie erleichtern mich unaussprechlich, ich fühlte
mich gestärckter, ruhiger. Der Anblick so vielen,
so gegründeten fremden Jammers gab mir
Kraft, mein eignes Unglück zu ertragen.
Wie schwanden die Klagen über eine zerstörte
Liebe vor diesem nahmenlosen Schmerz einer
gebeugten Wittwe und fünf vaterloser Waisen
in Nichts zürück!

C Pichler.

Ist es vielleicht das allgemeine Loos der
Menschheit, das uns die Erwartung mit
schöneren Versprechungen schmeichelt, als
die Wirklichkeit hält? Und liegt dies in der
Unart des menschlichen Wesens, das, allzu
selbstsüchtig, mit keiner Freude, wie die
Wirklichkeit sie biethen kann zufrieden

ist? oder, ist das ein Zeichen, das in unseren Seelen ein Ideal von Seligkeit liegt, dem kein irdisches Vergnügen entsprechen kann, weil nichts Irdisches hoch und rein genug ist, um jene himmlischen Bilder in ihrer ganzen Schönheit zu verwirklichen? und sollte das nicht ein Beweis von unserer mehr als irdischen Abkunft und Bestimmung seyn? Damit habe ich mich schon oft zu trösten versucht, wenn mein begehrliches Herz so gar keine Befriedigung in den Gegenständen fand, die mich umgaben; ein Fall, der mir, seit ich aus dem Schoosse der Meinigen gerissen wurde, viel öfter als vorher begegnet ist.

C. Pichler.

Ist es mir überhaupt vom Himmel bestimmt, je glücklich zu werden? ist es irgend einem Menschen bestimmt? Ich werde ruhig und ziemlich zufrieden seyn; und das ist das Loos der Menschheit, der unauslöschliche Stempel, den jedes irdische Geschöpf, jede Einrichtung, jedes Verhältniss trägt. Mittelmässigkeit, Halbheit ist ihr allgemeine Charakter

und jede Ideale von vollkommenem Glücke oder überhaupt von Vollendung, leben nur in den schwärmerischen Herzen junger guter Menschen, ehe sie in die Welt treten, und ihr Geschlecht und die Verhältniße kennen lernen. Ach, mit welchen Hoffnungen, Aussichten, Erwartungen trat nicht auch ich in die Welt! Wie leicht schien es mir, alle ihre Freuden mit den stillen langgenährten Wünschen meines Herzens zu vereinigen! welcher lachenden Zukunft sah ich entgegen! und nun? Noch ist kein volles Jahr verflossen, seit ich den einsamen Schauplatz meiner Jugendträume, meiner Mutter Haus verlaßen habe: und welche Erfahrungen habe ich gemacht! wie bin ich von allen Seiten beraubt, arm, verlaßen! wie öde ist alles um mich! O, wo sind jene Bilder hin? Wohin ist meiner ersten Jugend stilles Glück? Verloren, versunken im Ocean des Weltlaufes von kleinlichen elenden Zufällen und Begebenheiten, wie von tausend Wellen, dahingerafft, auf ewig verschlungen! . . .

Du allein, dein Herz, deine Liebe sind mir aus

jener goldenen Zeit, wo ich in der ganzen Welt nur gute Menschen und einfache Verhältnisse glaubte, aus jener Zeit warmer, wohlthätiger, niegetäuschter Gefühle übrig. Wie ein Stern aus besseren Gefilden der Ruhe strahlet deine liebevolle Theilnahme allein und leitend in die Nacht, die mich umgibt, herüber, und gibt mir Kraft, nicht ganz zu unterliegen. Wenn ich dich nicht hätte liebe Schwester, was würde aus mir werden?!

/: Leonore :/ C: Pichler.

In der Kindheit und Jugend, wenn unsere Begriffe noch verworren, unsere Empfindungen unentwickelt sind, und eine ungezügelte Phantasie der irrenden Verstand beherscht, wenn späterhin Leichtsinn oder Leidenschaft unsere Seele mit unrichtigen Vorstellungen erfüllen, und süsse Täuschungen, geliebte Vorurtheile und Irrthümer selbst die jugendliche Vernunft auf ihre Seite zu ziehen wissen, da gleichen wir ohne Charakter und Grundsätze den jungen Bäumen ohne gebildete Krone und starken Stamm. Sollen wir aber als denkende, vernünftige Wesen uns von Bäumen beschämen lassen, und gedankenlosen Pflanzen

in der Ausbildung unseres selbst weichen?
Nein, wie die jungen Sträuche jeden kommenden
Frühling einige nutzlose Zweige ablegen,
und sich nach und nach zu schönen Bäumen
bilden, so sollen auch wir mit jedem Jahre
unseres Lebens, mit jeder erworbenen Kenntniss
und Erfahrung einen Theil unserer Irrthümer,
Vorurtheile und Fehler ablegen, bis endlich
unser ausgebildeter Charakter dem Baume
gleicht, der uneigennützig Schatten und Erquickung
gewährt, fürs Wohl des Ganzen thätig wird,
und in Erfüllung der Pflichten gegen Andere
das Ziel seines Daseyns erreicht. ——

/: Gleichnisse von C. Pichler :/

So, meine Freundinn! die Vorsehung ist gütig und
weise im Kleinsten wie im ~~Größten~~ Grössten. Nichts
geht in ihrer Haushaltung verloren, nichts
bleibt ohne Wirkung, ohne wolthätige Wirkung
für das Ganze. So wenig ein Obstkern vergebens
abfällt und verweset, eben so wenig geht die
kleinste Folge unserer Handlungen verloren,
wenn gleich ~~##~~ wir kurzsichtige Sterbliche oft
das Gegentheil zu sehen glauben, und uns

so manche Ursache ohne Folge, so manche Kraft ohne entsprechende Wirkung zu bleiben scheint. Jede gute oder böse Handlung, jede Anreizung zum Übel, jedes Beyspiel stiller Tugend, bringt gewiss eine Veränderung in dem Kreise, der uns umgibt, hervor, und diese verbreitet sich still und unbemerkt, bis wir vielleicht nach langer Zeit, wenn wir bereits ~~ganz~~ ganz die erste Veranlassung vergessen haben, mit Freude oder Schrecken die Folgen erblicken, die ungesehen von uns aus dem kleinen unbedeutenden Keime erwachsen. O möchten unsere Handlungen immer den edeln Obstkernen gleichen, die still und geräuschlos ins Gras hinfallen, aber späterhin zu nützlichen Bäumen erwachsen, und einst noch dem Enkel Erquickung und Schatten geben —— . ——

Dieselbe

Süsses Bild der innigen Freundschaft und Liebe zwischen gleichgestimmten Seelen, bey gleichen Verhältnissen, wenn keines mehr fordert als leistet, keines mehr empfängt als gibt, und kein

Mißton erzeugt durch den Unterschied des Standes, der Jahre, der Gemüther den schönen Zusammenklang stört; wenn eines denkt liebt und lebt wie das Andere, des Einen Fehler in die guten Eigenschaften des Andern passen, und so die beyden Seelen sich zu einem schönen Ganzen vereinigen, das jedem Unfall trozt, und das nicht für diese Welt allein dauert!

Dieselbe

D'ailleurs il est deux especes de sensibilité. L'une nous attendrit sur les malheurs de nos égaux, puise son interêt dans les rapports du sang, de l'Amitié ou de l'Amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes. Voilà la seule sensibilité que veulent reconnaître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins precieuse. C'est celle qui se ~~répand~~ répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage: qui doit rendre interessantes les choses les plus etrangères a l'homme: qui nous interesse au destin au bonheur, à la mort d'un animal

et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs; à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspirait Virgile lorsque, dans la description d'une peste qui moissonait tous les animaux, il nous attendrit presqu'également, et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits: c'est elle encore qui l'inspire, lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grâce au fer pour sa frêle et délicate enfance. Le genre de sensibilité est rare, parcequ'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poète qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourrait pas écrire six lignes de ce genre.

L'Abbé Delille.

Wo ist nun der Winter mit seinen Schrecken? Wo sind die düstern Bilder, von Abschied und Tod? vergessen über den Aussichten kommender Freuden, verschwunden vor den leuchtenden Strahlen der Hoffnung. So mächtig ist ~~ihr~~ ihr Zauber, und so wohlthätig weise die Einrichtung der Natur, daß sie, wenn die Wirklichkeit gar nichts mehr zu biethen vermag, uns wenigstens die Knospen künftiger Blüthen zeigt. Nicht allein im Frühlinge des Lebens wo die weite Welt den kühnen Blicken offen steht, schwebt die freundliche Hoffnung glänzend vor dem freudigen Blicke, auch in den heißen Tagen des Männlichen Alters, auch in trüben Stunden knüpft sie mit geheimen Fäden Lebenslust und Kraft an das wunde Herz, und läßt in ihrem Zauberspiegel dem Greise, vor dem diese Welt in nichtige Schatten zerfließt, die künftige schöner empor=steigen, und schmeichelt ihm tröstend mit dem Wiedersehen vorangegangener Lieben.

C. Pichler.

Les Saisons par Saint-Lambert (: l'Automne :)

Mais l'Automne offre encore d'autres amusemens,
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces deserts?
La Discorde, Bellone ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit affrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli;
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est declarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée;
Et des chiens dévorants, en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là le coursier fougueux, levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instants.
Mais on part, il s'élance; et des sons eclatans,
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.

Sa route sur le sable est à peine tracée ;
Il devance en courant la vue et la pensée ;
L'oeil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés
Ses cruels ennemis par le cor excités,
S'élevent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds ;
Il voudrait ou confondre ou dérober sa trace,
Se dérober du sable, et voler de l'espace.
Helas ! il change en vain sa route et ses retours,
Dans le taillis obscur il fait de longs détours :
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine ;

Mais le chasseur la garde et prévient son erreur.
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur;
Son armure l'accable, et sa tête est penchée;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.
Il entend de plus près des cris plus menaçants,
Et fait pour fuir encore, des efforts impuissants.
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes:
En vain le désespoir le ranime un instant;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

O ~~Macht~~ der Gewohnheit und der Zeit, wie wohlthätig ist deine Gewalt, stille:) für den Menschen, den Natur und Schiksal so vielen Veränderungen hülflos blossstellte! Mit sanfter Hand lüftest du die eisernen Bande des Unglücklichen, die ihn im ersten Augenblicke wund zu drücken drohten; ihr Druck wird endlich unfühlbar und ihr Verlust zuletzt empfindlich. Du lehrst uns das, was uns einst ~~unentbehr~~ unentbehrlich scheint, als überflüssig betrachten; du lehrest von dem

bittersten ~~Schik~~ Schicksal noch eine gute Seite uns zu, und unter deinen leisen Tritten keimen selbst in Wüsten Blumen hervor.

C Pichler.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur: il partage aussi les plaisirs; a la chasse, aux tournois, a la course, il brille, il étincelle: mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter a son feu; il sait réprimer ses mouvemens; non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit

il se precipite, se modere ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire: c'est une creature qui renonce a son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait meme la prevenir; qui, par la promptitude et la precision de ses mouvemens, l'exprime et l'execute; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans reserve, ne se refuse a rien, sert de toutes ses forces, s'excede, et meme meurt pour mieux obeir.

Buffon

Wyiątek z Woyny Chocimskiey.

Z dalekich krain roty pozbierane,
Kwapią na wyszłe od tronu wyroki;
Gdzie Eufrat wody szeroko rozlane
Pędzi pomiędzy nadbrzeżne opoki,
I kędy Tygrys spławy pożądane
Nosi, w swych nurtach szybki i głęboki;
I gdzie Araxes szumiący na głazie,
Rwie twarde brzegi w skalistym Kaukazie.

Ogromnym spadkiem kędy Nil wspaniały
Wchodzi, i Egipt wolnym biegiem porze,
Żyzną powodzią ożeżwia kray cały,
J siedmiorakim wstępem wpada w morze.
Stawa Numidów poczet okazały,
J Maurytany naypierwsze w wyborze.
Mnogiemi tłumy nadchodzą w też tropy,
Z zapadłych krain czarne Etyopy.

Piaszczystych stepów błędliwi mieszkańcy,
Jdą Araby słońcem ogorzałe;
Nadmorskich brzegów idą krnąbrni brańcy,
Fezu, Algieru iunaki zuchwałe:
Jdą prorockiey ziemi wychowańcy,
Mekki z Medyną hufce okazałe.
Za niemi poczty ochotników wielu,
Od puszcz Libańskich i góry Karmelu.

Któż obiegł zdoła mnogość zjadłey dziczy?
Snuią się coraz tłumy niezliczone,
Patrzy monarcha na lud hołdowniczy,
Patrzy z weselem na pułki skupione.

Już mnogie państwa mniema mieć w zdobyczy,
Pasł tym widokiem żądze rozjuszone:
A dumny mocą swego majestatu,
Wzniósł się nad rzeką, i pogroził światu.

J. Krasicki.

Gdybym był Królem, lub jaśnie Wielmożnym,
Chciałbym mieć serca sług, albo poddanych:
Miłość powszechna czyni rzeczą możnym;
Stawia w korzyściach nieoszacowanych.
Nacóż się przyda rozkazywać trwożnym?
Czyliż nie lepiey mieć obowiązanych?
Skarby, orężé, wszystko to rzecz płocha:
To grunt, gdy sługa pana swego kocha.

Ciężka rzecz dostać poddanych życzliwych:
Zraża podległość prawo rozkazania.
Już się przebrało na sługach poczciwych,
Sama nierówność wstrętem od kochania.
Hardość w zamysłach swoich popędliwych
Sądzi na oślep, i płocho nagania:
Pan wszystkiem winien, wszystkiem w odpowiedzi:
Dlaczegoż winien? bo naywyżey siedzi.
/: Myszeis :/ J. Krasicki

Bayka częstokroć sens moralny mieści;
Z tąd Ezop baiarz sprawiedliwie słynie.
Źle czyni, który gardzi przypowieści,
Smaczny to owoc choć w podłey łupinie.
Dźwięk słów wybornych uszy tylko pieści,
Jeśli z nich zdatna nauka nie płynie.
Natenczas blaskiem czczym tylko iaśnieią,
I nakształt próchna świecą, a nie grzeią.

/Zchyreis./

Szczęścia na świecie drogi kręte, śliskie; "
A każdy chciwie do mety się spieszy.
Uwielbia nader ieden stany niskie,
Chce być ukrytym w pospolitey rzeszy:
Drugi w mniemaniu, że honory bliskie,
Nędzny w istocie, nadzieią się cieszy.
Tym czasem, kiedy los szczęścia nagrodzi,
I tron nie wesprze, i mierność zaszkodzi.

"Fortuna stawiaiąc kroki niebaczne, "
Przypadkiem tylko skłania się i rządzi:
Choć iey wyroki płoche i dziwaczne,
Przecież to czynić musim, co osądzi.

W momencie wzruszyć zdoła stany znaczne:
J lubo w swoich procederach błądzi,
Przecież choć słaba, i ślepa, i głucha
Każdy ią wielbi, i każdy iey słucha."

" J. Krasicki (: Myszeis :)

Wolności! którey dobra nie docieka,
Gmin iarzmu zwykły, nikczemny i podły,
Echo dusz wielkich! ozdobo człowieka!
Strumieniu, cnoty zaszczyconey źródły!
Tyś starczą twoich Polaków od wieka,
Z ciebie się pasmem szczęścia nasze wiodły.
Większaś nad przemoc; a kto ciebie godny,
Pokruszył iarzmo, albo padł swobodny."

" Krasicki (: Woyna Cho:)

Rzedniała ciemność, a dzień w tey był porze,
Kiedy się miłym świtaniem zaczyna,
Już słabo błyszczeć poczynały zorze,
J wschodu wdzięczna zbliżała się godzina,

Już gwiazdy lśniące zapadały w morze,
Gdy się przyjemna odkryła dolina.
Strumyk ją wąskie krętym biegiem dzielił,
A słuch rozkosznym mruczeniem weselił.

Słodkim śpiewaniem ptaszęta rozliczne,
Wschodzącą ~~zo~~ zorzę, co żywo witały,
A na przemiany echa okoliczne
Przewlokłym jękiem pieśni powtarzały.
Okryta rosą dęby niebotyczne,
Kwiaty się lśniącym ciężarem zginały.
Powabna świeżość wzmogła zapach miły,
Którym się z rosą kwiaty napoiły.

Krasicki.

Nadziejo wdzięczna! tyś wsparciem człowieka:
Chociaż się pasmo nieszczęścia wysila,
Chociaż fatalny los na niego czeka,
I już najsroższa grozi zgubą chwila;
Skoro ukażesz pomoc choć z daleka,
Tobą się umysł strapiony zasila:
I choć w uciskach jęczy, płacze, wzdycha
Gdy na cię spojrzy, nędzarz się uśmiecha.

Z tego samego

Przyiemność, ten wyraz słodki i lekki, który zdobi zdaię się ukrywać, który tyle dziełom daie zalety, iest naywiększą zaletą Krasickiego. Między tylą pisarzami, z Greków Homer, Anakreon i Xenofon, z Łacinników Horacyusz i Wirgiliusz, La Fontaine i Fenelon z Francuzów, z Włochów Aryost, ten przedziwny przymiot posiadali. U nas Krasicki nim był udarowany. Więcey iest Autorów, którzy znali piękność, niż tych, którzy mieli przy=iemność, i ci ostatni więcey maią miłośników. Te same skutki przyiemność w dziełach rozumu co w płci, słusznie piękną nazwaney, sprawuie. Sama piękność zadziwia, przyiemność pociąga i obowiązuie: na tamtę lubiemy się zapatrywać z tą obcować i żyć pragniemy. Tamta nas surowemi zostawia sędziami, ta zniewala do pobłażania: zamykamy oczy na wady, kryjemy ie przed sobą, wymawiamy. Czytaiąc Krasickiego widziemy w nim wiele, czegobyśmy widzieć nie chcieli; postrzegamy, że w rymowaniu zbyt iest za nadto wolny, ~~że~~ że polszczyzna nie

zawsze dość czysta, że w niektórych mieyscach widać pośpiech i niepoprawę; tyle iednak i tak świetnemi przymiotami, a osobliwie czaruiącą przyiemnością, te wady nadgradza, że prawie czytelnikowi odbiera sposobność ich dostrzeżenia, a naysurowszy krytyk, ujęty iego słodyczą, zapomina o wadach, dziwi się dowcipowi, i pismami iego nasycić się nie może. — Tać to słodycz, ten dowcip, ta sztuka podobania się, dała mu wpływ naywiększy w opinią swoiego wieku. Niemasz w kraiu tak usunionego zakątu, do którego iego dzieła nie doszły: nie masz człowieka, który by umiał czytać, a nie czytał Krasickiego. On bawiąc i rośmieszaiąc, był naylepszym nauczycielem. Każdy stan, każdy wiek znaydzie w nim oświecenie i rozrywkę.

F: Dmóchowski

Wyjątek z Pieśni Ossyana.

Już się ku pierwszym zorzom zabierało,
Poranek odkrył Kromlę okazałą:
Pełne odwagi i mężney ochoty,
Idą za wodzem Swaranowe roty.
Postrzegł Kukulin że Kolmar blednieie,
Ięły się oszczepu, waży się i chwieie:
Wsparł się na broni, broni Oyca swego,
Którą mu płaczące dała Matka iego.
Padł, iako iawor na wierzchołkach Kony.
Jęknął Kukulin, srodze rozrzewniony,
Sam tylko został, iako skała w burzy,
Coią pienistą fala zewsząd nurzy.
Grom na niey pełznie, a ta w mocy swoiey
Mimo grom, fale, niewzruszona stoi.
. . . .

„Ej w okrzyku wydawali głośnie,„
„Padli Rycerze; powtarzał żałośnie:
„Leżą na piaskach braci moich zwłoki.
„Dachy wspaniałe, co po nad obłoki

„Bwiacie teraz, przybliżcie się do mnie,
„Po was ia ptacze, stawcie się przytomnie.
„W pieczarach Tury iuż odtąd osiędę,
„Odtąd przestawać z wami tylko będę,
„Osiędę smutny, wśród dzikiey zaciszy,
„Żaden iuż z Bardów o mnie nie usłyszy.
„Bragello moia! zapłacz żono miła,
„Zapłacz, wiernegoś męża utraciła!

Krasicki.

Fingal do Oskara

Wnuku, rzekł Fingal, dobrze się sprawiałeś,
Serce dziadowskie dziś uradowałeś:
Zasprawiłeś się na Loklinców stracie,
Serce mi rośnie, kiedy patrzę na cię.
Chlubię się z tego żem iest twoim dziadem,
Idź przodków twoich nieśmiertelnym śladem;
Trenmor i Fratal, świat dziełmi zdziwili
Idź za ich śladem, i bądź, iacy byli.
Dziełami swemi gnąb hardych, zuchwałych

Słabych oszczędzay, a w czynach wspaniałych
Broń ludu: niech się w sercu twoim mieści:
Bądź mu iak wietrzyk co się z trawą pieści.
Taki był Trathal, Trenmor, gdy lud wodził.
A Fingal, co się od nich nie odrodził,
Nie cierpiał nigdy, żeby nędzny wzdychał:
W cieniu mey łaski strapiony oddychał.

Krasicki.

Z pieśni Ossyana

Jak wiatr co chmury pędzi w iedną stronę,
Tak na głos wodza woyska zgromadzone:
Głos ten donioslty, co na boie wodził,
Radosnym wdziękiem twarze wypogodził.
„Idźcie, rzekł Fingal, na zwycięzkie boie,
„Będę ia z wami, idźcie dzieci moie;
„Na tym pagórku będzie miecz móy błyszczał:
„A ieśliby was przeciwnik ucisnął,
„Ja was wspomogę; lecz na cóż wspomagać,
„Na co wam w mężnym boiu dopomagać?
„Wy sami odnieść zwycięztwo zdołacie,

„Na czele waszym syna Morny mamie;
„On was wieść będzie, on się pierwszy stawi,
„On się pieśniami Bardów naszych wsławi.
„Duchy rycerzów naszych znamienite,
„Duchy! w obłokach powietrznych zakryte,
„Wieczni mieszkańcy szczęśliwey zacisze,
„Wy niegdyś wierni moi towarzysze;
„Jeśli który z tych mocarzów padnie,
„Przyimie go poczet wasz wybrany snadnie.
„Niechay na skrzydłach wiatrów unoszeni,
„Po kraiu naszych rozkoszney przestrzeni,
„Kiedy w snach wdzięcznych do żyiących śpieszą,
„I mnie niekiedy wesprą i pocieszą.
Fillan! Oskarze! i ty Ryno dworny,
Idzie, wstępuycie w ślady syna Morny:
Bądźcie pamiętni na oyców przykłady.
O dzieci moie! czy z mocy, czy z zdrady,
Gdybyście padli, poszedłbym za wami:
A w ten czas duch móy z waszemi duchami,
Wspólnym miłości ogniwem złączony,
Świątby ieszcze nad wierzchołkiem Krony.

Krasicki.

Z pieśni Ossyana

Rzekł Fingal: Niechay odpoczywa z niemi
Móy syn kochany, a z rycerzmi swemi
Niszczą i Orli na to mieysce zwłoki,
Niech i on spocznie nad temi potoki:
Niechay wraz z niemi spocznie rycerz młody.
Ptaszęta Morvena dziewice i Lody!
Obadwa, iako młode latorośli,
Jak młode dąbki, w cieniu dawnych rośli,
Obadwa padli. Patrz Oskarze miły,
Jaką ich chwałą dzieła nabawiły:
Bądź tak iak oni, ale wiecznay dłuższy,
Pięknaszcza sława, kto na nię zasłuży.
Straszna ich postać, kiedy byli w boiu,
Ale móy Ryno wdzięczny był w pokoiu:
Tak był przyjemny, iak po grzmocie tęcza,
Ozdobnym pasmem gdy niebo uwieńcza.
Spi iuż na wieki móy kochany Ryno,
J nasze chwile pomału upłyną:
Później, czy prędzey, i trwożny i śmiały,
Póydą tam, kędy pokóy ~~wietr~~ wiecznotrwały.

Takiś nad synem narzekał, Fingalu.
Ktoż poymie czułość Ossyana żalu,
Gdy ciebie stracił? Nie masz cię móy oycze!
Gdzie twe oręże, gdzie groty zaboycze?
Gdzie ów głos wdzięczny, donośny, ogromny?
Zniknęło wszystko; zgrzybiały, ułomny,
Załam się nędzny pomiędzy zacisze.
Zda mi się czasem, że twóy odgłos słyszę,
Szelest to wiatru; do mogiły wracam,
A gdy nie widzę, drżącą rękę macam.
Ze mchu i z zieleńca twóy grobowiec czyszczę,
Smutno potoki mruczą, i wiatr świszczę.

Krasicki.

Vie future

Sceptique, qui que tu sois, toi qui pretends que l'ame, cette portion de la divinité dont le Tout-Puissant a doué tous les êtres capables de penser, sera aniantie pour jamais, c'est a dire pour autant de tems que l'éternité en emploiera à parcourir la durée sans fin, dis moi si tu le peux, pourquoi toutes les nations, tous les peuples, quoique differents entre eux par leurs lois, leurs usages, et leurs moeurs, se reunissent tous comme de concert pour attendre une autre vie, ou le juste sera récompensé, et le coupable puni? Pourquoi les poètes ont-ils imaginés les Champs-Elyzées, les lacs du Tartare, du Styx, et du Cocyte? Pourquoi les fils de Hali ont-ils inventés un paradis qu'ils ont peuplé de jeunes Nymphes d'une beauté ravissante? ou plutot apprends moi pourquoi sur les bords du fleuve Orellano ou jamais les sciences n'ont porté leur flambeau, le Sauvage Indien a formé le rêve d'un monde plus heureux, existant derriere ces montagnes

dont le sommet est caché dans les nues.

Pourquoi existe-t-il dans le cœur de chaque homme un bienveillant moniteur qui anime retient, instruit, dirige et encourage? Comment se fait-il que l'idée seule d'un mal que nous avons pû derober à la connaissance des autres nous contriste, tandis que le souvenir d'une bonne action même ignorée nous console et nous rejouit? Mais si la Maladie, la vieillesse ou le chagrin nous conduisent sur le bord du precipice, où la mort nous attend, la conscience alors ne nous fait-elle pas sentir avec une force irrésistible l'empire absolu qu'elle a sur nous? De quelle horreur en effet n'est pas penetrée l'ame du pecheur mourant! comme il tourne des regards furieux vers le monde qui lui echappe! le passé le tourmente, l'avenir l'effraye. L'homme de bien au contraire, s'endort du sommeil de la paix; c'est en souriant qu'il dit un dernier Adieu a toutes les choses perissables, dont il n'a joui qu'en passant.

/: Glynn: / Traduit de l'Anglais.

Ce precieux calme de l'ame que toutes les richesses de la terre ne sauraient nous donner, et que la fortune la plus cruelle ne peut nous ôter, est l'apanage de la vertu. Quel avantage plus précieux pouvons nous desirer ici-bas? On trouve sans elle de l'humilité au milieu de l'opulence, de la justice chez un vainqueur, de la beauté sans fard, et les sollicitudes du bien public dans une tête couronnée? Insensés! que nous serions a plaindre si le ciel ne nous récompensait qu'avec ~~ces~~ futilités qui font ici l'unique objet de nos desirs!

Croyez vous au reste que ce soit dans les talents les ~~l~~ plus brillants qu'on trouve des avantages plus réels? Dites-moi, ce que vous entendez par un savant? Un savant n'est-il pas celui qui sait combien est étroite la sphère des choses qu'il peut apprendre, qui s'est mis en état de juger des défauts des autres, et de sentir les siens propres.

Apprenez donc cette vérité, qu'il vous suffira de savoir, c'est que la vertu seule fait le bonheur de l'homme sur la terre; elle seule peut nous assurer une paix constante, et nous procurer un bien sans mélange de mal; sa juste récompense ne peut lui manquer, elle est toujours heureuse, soit qu'elle reçoive, soit qu'elle donne; sa joie est innéffable, si elle parvient à son but; si elle ne réussit pas, elle ne saurait être malheureuse, parcequ'elle n'a rien à se reprocher; ses jouissances quoique nombreuses, ne sont jamais accompagnées de satiété, et ses consolations augmentent à proportion qu'elle est plus éprouvée par l'adversité; la joie bruyante que la folie se plait à faire éclater n'a rien de comparable aux douceurs innéfables d'une larme versée par la vertu; elle sait tirer du bien de chaque objet et de chaque circonstance; elle est toujours active et cependant elle n'est jamais fatiguée; il lui restera encore quelque chose à désirer tant qu'il y aura un malheureux sur la

tEre ; mais on ne la sera point déconcertée s'il y en a un seul d'heureux ici bas. Qui ne désirerait pas de voir tous ses souhaits accomplis, puisque vouloir étendre son empire est vouloir augmenter le nombre des heureux ?

Pope —

Immortalité de l'âme.

Oui Platon, tu raisonnais bien ; oui, notre ame est immortelle ; autrement d'où nous viendrait cette douce espérance, ce desir ardent si cher à notre coeur, qui nous fait soupirer après l'immortalité ? ou bien quelle serait la cause de cette crainte interieure, de cette secrète horreur qui nous font redouter le néant ? Pourquoi notre ame se replie-t-elle sur elle même et recule d'effroi à l'idée seule de sa destruction ? N'est-ce pas la divinité elle même qui agit en nous ? Sans doute c'est le ciel qui montre un avenir à l'homme, et qui lui donne la preuve

d'une éternité. Éternité! souvenir agréable et terrible! combien d'espaces inconnus nous faudra t-il parcourir? quel nombre et quelle variété de scenes nous aurons a decouvrir! L'intervalle immense qui nous en sépare est devant nos yeux; mais il est obscurci par des ombres, des nuages, et des tenebres qui l'environnent de toutes parts. C'est cependant là qu'est ma demeure. S'il existe un être superieur a l'homme, comme la nature le manifeste hautement par tous ses ouvrages, il doit sans doute aimer la vertu. Alors celui qui la pratique peut pretendre au bonheur

(Addisson.)

La Douceur.

Une rose venait d'entr'ouvrir son sein vermeil aux rayons naissans de l'aurore; la pluie qui etait tombée l'avait penetrée profondément; elle etait recouverte d'une eau cristalline

qui par son poids facheux, faisait pencher sa tête superbe; son calice était tout plein, et l'eau tombait de ses feuilles. tout semblait ainsi prêter d'agréables fictions à une imagi= nation vive; on eut dit que cette fleur sensible versait des pleurs a mon approche, dans la crainte de se voir separer du jeune et tendre bouton qui avait crû près d'elle sur le même arbrisseau. J'en approchai la main; je la saisis, quoique dans ce contre-tems; je la detachais, toute mouillée qu'elle était; alors je secoue rudement, trop rudement, helas! Je la casse, je la romps; elle est a terre. — Ah m'ecriai-je, c'est ainsi que beaucoup de gens, dépourvus de delicatesse, sans pitié pour le sort des autres, osent dechirer et briser un coeur deja oppressé par les peines et les chagrins. Si j'avais attendu un tems plus opportun pour cueillir cette rose, elle eût pû s'épanouir entièrement a coté du bouton qui relevait son éclat; si je l'eusse secouée avec plus de precaution, elle eût

encore pendant quelque tems récréa la vue et l'odorat. De même une larme essuyée avec un peu d'adresse pourrait être suivie d'un Sourire.

Euraght.

15. Strophe.

Sie drücket seine Hand, von Ketten schwer,
Ans Herz, und neigt das Haupt, und ist entschwebt
Geräuschlos, wie ein holder Traum entflieht. —
Und was sie hier? Und ist er jezt allein?
An seiner Kette hier glänzt nicht ein Edelstein?
Ach! eine Thräne ists, die heiligste von allen,
Von Mitgefühl erzeugt, von Gottes Hand so rein,
So klar geschliffen, und für fremden Schmerz gefallen!
O Thränen! Theurer Schmuck, der in der Frauen augen
Unwiderstehlich überredend strahlt!
Ihr könnt, der schwachen Kraft, zu Schuz und Angriff
Als Schild und Speer gebraucht mit siegender taugen,
Gewalt.

O flieh! Um Weisheit ists; um Tugend ists geschehen,
Wenn wir zu heiss, zu lang, in diese Perlen sehen,
Und eine Thrän' aus Cleopatrens Augen
Verlor die Welt, hiess einen Helden fliehn!
Doch gern sey des Triumvirs Schuld verziehn,
Wenn Andre, nicht die Welt, den Himmel selbst verschwenden,
Der Menschheit argem Feind ihr Seelenheil verpfänden,
Um von der Buhle Stirn ein Wölkchen Grams zu wenden.

/: Aus der Corsar, eine Erzählung von Lord Byron:
Aus dem Englischen übersetzt von C: Pichler. :/

Du meine poëme —
Gehorsam ziehn sie eilig sich zurück,
Um bald aufs neu' ihr wässrig Reich zu grüssen.
Allein sie klagen nicht. So kennt sie Conrd.
Wer fragt nach Anderm noch, wenn Er entscheidet,
Der Mann des Räthsels und der Einsamkeit,
Den man kaum lächeln sieht, und selten seufzen hört,
Dess Namen selbst die Kühnsten zittern macht,
Und jede dunkle Wange bleicher färbt,

Der ihre Seelen lenkt mit jener Kraft,
Die durch Betäubung sich Gehorsam schafft?
Was ist der Zauber, den die rohe Schar
Kennt, neidet, doch vergebens sich entzieht?
Die Übermacht des Geists, die innre Kraft,
Vom Glück gekrönt, mit Klugheit ausgeübt,
Die fremde Schwäche seinem Willen beugt,
Mit ihren Kräften ohn' ihr Wissen schaltet,
Und das was sie gethan, als seine Thaten zeigt.
So war es stets, so wird es seyn auf Erden,
Für Einen tragen Viele die Beschwerden.
Das ist Naturgesez. Doch der, der mühsam lebt,
Beneide den nicht, den sein Rang erhebt.
O könnt' ihm der die Last der Hoheitsketten zeigen,
Wie würden federleicht die dunkeln Leiden steigen!

On a souvent remarqué que l'intérieur de son ménage est, pour une femme, le lieu où elle peut exercer le plus de vertus ; il est tout aussi vrai que c'est là où elle peut déployer le plus de grâces. La bonté la bienveillance ont leur mérite, et peuvent faire pardonner une réception vulgaire ; mais combien la politesse, l'élégance, le vrai bon ton ajoutent de prix à l'hospitalité ! Une femme aimable est toujours vue à son plus grand avantage dans sa propre maison ; le bien-être, la bonne chère, une conversation enjouée, agréable, tout ce qui rend heureux, vient ou semble venir d'elle : les charmes même de la figure, si elle en a, en deviennent plus séduisants ; et si elle n'en a pas, elle le fait oublier. Mais combien peu de femmes sont convaincues de cette vérité ! combien peu sont contentes de briller dans la sphère qu'elles sont nées pour éclairer, et ne préfèrent pas le faux éclat d'un météore trompeur, dont la marche est incertaine

l'influence nulle, et qui disparaît sans laisser de traces!

(: Un an et un jour traduit de l'Anglais par Mme de Montolieu)

Portrait de Caroline.

Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle regardait semblait éclairé par un rayon de lumière; électrisé par elle, celui avec qui elle s'entretenait devenait aimable à son tour; alors elle l'écoutait avec intérêt, et elle avait l'air d'apprendre ce qu'elle avait inspiré.
Cependant, quelque séduisante qu'elle fut à l'ordinaire, il faut que je confesse qu'elle n'était pas toujours exempte d'affectations; quelquefois elle prenait subitement un air de gravité imposant tout-à-fait opposé à sa manière habituelle, et c'était alors que, sous cette égide, elle se permettait des mots assez satyriques. Le sentiment qu'elle était dans un pays étranger même chez elle,

semblait jetter une ombre legere de défiance sur son caractère, qui paraissait alors incompréhensible. J'ai souvent observé que lorsque des visites nouvelles arrivaient au chateau, elle était d'abord froidement polie, et semblait demeurer neutre jusqu'a ce que les caractères des personnes se fussent ~~devellopées~~ developpés; mais sa penetration était si prompte et si juste, qu'un tems bien court lui suffisait pour les devoiler completement et decider de sa manière d'être avec elles. Si les faibles qu'elle decouvrait avaient pour base la vanité ou quelque autre passion basse, elles n'echappaient pas a l'arme tranchante du ridicule, et personne ne savait l'aiguiser avec plus de finesse; mais si c'était seulement des faiblesses intelectuelles ou le manque d'esprit, non seulement elle les epargnait, mais les defendait hautement, savait imposer a la raillerie, et les relever même a leurs propres yeux. Il était évident qu'elle

~~se~~ plaçait seulement ses affections où elle trouvait la bonté réelle du coeur; l'esprit et les sarcasmes pouvaient l'amuser un moment, mais il suffisait d'être bon pour l'interesser. Je serais injuste envers elle si j'avais donné l'idée qu'il y eut en elle la moindre nuance de fausseté, et qu'elle pût condescendre à feindre ce qu'elle ne sentait pas. Seulement elle se laissait entraîner quelquefois au ton de la société avec qui elle vivait, et à parler à chacun son langage. Avec Orlando elle laissait de côté l'art, l'affectation et les prétentions; sa candeur naturelle et la pureté de son âme se faisait sentir dans chacune de ses paroles; en causant avec l'insignifiant Mr. Stapleton, elle avait le style et toutes les manieres d'une petite maitresse dandée, qui parle et répond sans savoir ce qu'elle dit: avec lord James Warenden, sa gaîté, ses caprices, ses folies

le tenaient à la distance qu'elle voulait, et
contrastaient plaisamment avec la nonchalance
affectée des élégans à la mode : avec Md de
Minden, je l'ai vue enveloppée dans le
plus profond, mais le plus impénétrable
ennui ; avoir l'air d'écouter, et la laisser
débiter, ses éternelles phrases ~~cent et cent~~ fois répétées de lieux communs,
d'adulation exagérée ; et l'instant après, avec
Orlando, sans aucune coquetterie, avoir
un entretien calme, raisonnable, plein d'esprit et
d'intérêt. C'était involontairement qu'elle
se ~~laissait entraîner~~ sentait entraînée à lui
témoigner de la confiance et de l'amitié :
je crois que ce fut d'abord une suite de
la visite d'Orlando au presbytère ; il se
trouvait associé à ses doux souvenirs d'enfance,
à son père, à sa sœur, à son cousin,
auxquels elle était encore si tendrement
attachée. Quelle qu'en fut la cause il
est certain que lorsqu'elle s'entretenait
avec Percy, ses charmes en redoublaient

encore; elle secouait ~~pour ainsi dire~~ si je puis m'exprimer ainsi, la poussière du grand monde, et n'était plus qu'elle même, la simple et séduisante Caroline; soit qu'elle se sentit inspirée par une sorte d'émulation d'être aimable comme lui, ou qu'elle eût l'ambition d'obtenir l'estime et l'approbation de quelqu'un digne de la sienne.
Elle était toujours l'âme ~~[illegible]~~ de la compagnie; ses piquantes saillies, la vivacité de son esprit, le ton même de sa voix, le jeu varié de sa charmante physionomie, répandaient autour d'elle la joie et le bonheur. Ses reparties étaient si peu étudiées, si bien adaptées au sujet qui les faisait naître, elle saisissait si bien l'àpropos, qu'on ne pouvait les répéter sans leur nuire, comme une essence fine et subtile s'évapore en la changeant de vase. — Si j'étais obligé de décider lequel des charmes de Caroline la rendait plus particulièrement séduisante, je crois

que ce serait en faveur de son rire, si joyeux
si naturel, si communicatif, et cependant
si élégant; ce n'était point un bruyant
éclat souvent affecté, c'était l'innocente
expression d'un plaisir qu'on partageait
même avant d'en savoir la cause - personne
ne l'a entendue rire sans éprouver une
espèce de frisson délicieux; personne ne l'a
quittée sans un vif désir de l'entendre
rire encore, et sans un vif regret de
n'être plus réjoui par cette irrésistible
influence. — Une gaîté qui tenait encore
un peu de l'enfance, était la disposition
la plus naturelle; mais son esprit et sa manière
n'étaient pas monotones; aucun talent
ne pouvait faire deviner ce que le moment
suivant produirait de nouveau; mais chacun
d'eux, pendant sa durée, paraissait être celui
qu'on aurait voulu prolonger ~~cependant~~

Du même roman.

Quel est en effet celui qui ne fut pas sensible au plaisir d'exister, qui abandonna la lumiere brillante du jour qui nous eclaire, sans jetter et jetter encore derriere lui un regard qu'il prolonge par un sentiment de regret? Est-il un homme qui, en quittant ce monde, ne se flatte au moins de survivre à lui meme dans le sein d'un ami à qui il sera toujours cher? L'oeil qui se ferme pour ne s'ouvrir jamais n'attend-il pas une larme de la sensibilité? Du fond des tombeaux même la voix de la nature se fait entendre, et les cendres qu'ils renferment tout encore échauffées par le feu de l'amour qu'ils ne sauraient ~~etr~~ etouffer. ———

Gray.

Nous avons beau vouloir tarir nos larmes, elles ~~coulent~~ ~~du~~ ~~coeur~~. c'est en vain que ns voulons leur fermer le passage: ces larmes non repandues reviennent a leur source et s'y arretent plus pures, invisibles, mais

non glacés, et d'autant plus aimées,
qu'elles sont plus ignorées. —
/: Byron :/

Talbot an Elisabeth.

Nicht Stimmenmehrheit ist des Rechtes Probe,
England ist nicht die Welt, dein Parlament
Nicht der Verein der Menschlichen Geschlechter.
Diess heutige England ist das künftige nicht,
Wie 's das vergangene nicht mehr ist.. Wie sich
Die Neigung anders wendet, also steigt
Und fällt des Urtheils wandelbare Woge.
Sag nicht, du müssest der Nothwendigkeit
Gehorchen und dem Dringen deines Volks.
So bald du willst, in jedem Augenblick
Kannst du erproben, dass dein Wille frey ist.
Versuch's! Erkläre, dass du Blut verabscheust,
Der Schwester Leben willst gerettet sehn,
Zeig' denen, die dir anders rathen wollen,
Die Wahrheit deines königlichen Zorns,
Schnell wirst du die Nothwendigkeit verschwinden
Und Recht in Unrecht sich verwandeln sehn,

Du selbst musst richten, du Allein. Du kannst dich
Auf diesen unstät schwanke Rohr nicht lehnen.
Der eignen Milde folge du getrost.
Nicht Strenge legte Gott ins weiche Herz
Des Weibes... Und die Stifter dieses Reichs,
Die auch dem Weib die Herrscherzügel gaben,
Sie zeigten an, dass Strenge nicht die Tugend
Der Könige soll seyn in diesem Lande.

/: Maria Stuart :/ Schiller.

.. Quand je ne serais plus rien, que ce que je fus, soit encore un nom prononcé par tes douces levres, et une ombre pour ta pensée. Je ne veux point de pleurs; je ne te demande qu'un souvenir...

/: Marino Faliero :/ Byron.
/ou le doge de Venise

Ils n'echouent jamais ceux qui meurent pour une grande cause; l'echafaud peut s'imbiber de leur sang; leur tête peut rouler sur la terre, leurs membres être exposés aux portes de la ville, aux murailles des chateaux

mais leur âme serait immortelle: En vain les années s'écoulent, et d'autres subissent la même destinée, elles ne font qu'augmenter les pensées profondes qui triomphent enfin et conduisent le monde à la liberté. Que serions nous si Brutus n'avait pas vécu? il mourut en délivrant Rome; mais il laissa après lui une leçon éternelle, un nom glorieux et une âme qui se multiplie dans la suite des siècles quand les méchans acquièrent la puissance et qu'un état devient servile. Brutus et ses amis furent surnommés les derniers des Romains. Soyons les premiers des véritables Vénitiens, issus de l'antique Rome

De la même tragédie

De tels liens ne sont rien pour les hommes appelés aux grandes destinées qui purifient les républiques corrompues; nous devons oublier tous les sentimens, excepté un seul.. Nous devons renoncer à toutes les passions qui contrarieraient notre entreprise, nous ne devons connaître que notre patrie, et regarder la mort comme glorieuse

afin que notre sacrifice s'élève jusqu'au ciel, et le rende éternellement propice à la liberté. —

Du même.

Le Doge seul.

Il est parti et chacun de ses pas décide d'une vie … C'en est fait. Maintenant l'ange destructeur plane sur Venise et s'arrête avant de verser l'urne fatale, comme l'aigle considère sa proie, et suspendu, au milieu des airs, fait cesser un moment le mouvement de ses ailes pour fondre tout-à-coup sur la terre avec sa serre impitoyable … O jour qui viens si lentement éclairer les flots! hâte-toi … accours. Je ne voudrais point frapper dans les ténèbres: je veux pouvoir guider tous les coups: et vous, vagues azurées, je vous ai vues rougies du sang des Génois, des Sarrasins et des Huns, avec lequel se confondait celui de Venise, mais de Venise triomphante. Aujourd'hui point de mélange dans le sang qui va vous colorer de nouveau! …

Celui des barbares ne pourra plus nous reconcilier
avec l'horrible aspect de cette teinte de pourpre;
les amis ou les ennemis seront tous des citoyens.
Ai-je donc vecu jusqu'a mes quatre-vingts ans
pour etre l'auteur d'un tel carnage, moi surnommé
le sauveur de la république, moi dont le nom
faisait voler en l'air les chapeaux d'un
million de citoyens, et excitait les cris de toute
la cité, qui suppliait le ciel de repandre sur
moi les benedictions, la gloire et de longues années?
J'ai donc vecu pour etre temoin de ce jour! —
Mais ce jour fatal dans nos annales, sera
suivi par des siecles de bonheur. Le doge Dandolo
survecut à ses quatre vingt-dix étés pour vaincre
des rois et refuser leurs diadêmes. Je deposerai
une couronne et je renouvellerai la liberté de
l'etât. — Mais grand Dieu, par quels moyens?
— Un noble but les justifiera. — Que sont quelques
gouttes de sang humain? Que dis-je? le sang
des tyrans, n'est pas du sang humain. Tels que
des Molochs incarnés, ils se repaissent du nôtre
jusqu'a ce que le tems soit venu de les rendre

aux tombeaux qu'ils ont peuplés. — Ô monde! ô mortels! qu'êtes-vous, et que sont vos meilleurs desseins, si nous devons punir les crimes par d'autres crimes, et nous hâter d'égorger nos ennemis, comme s'il n'y avait pour eux que cette porte de la mort, tandis que peu d'années suffiraient pour rendre le glaive superflu? Faut-il que moi, sur le bord de ces régions inconnues, j'envoie devant moi tant de hérauts pour me précéder?... Bannissons ces pensées...

Du même

Le doge à Israël Bertuccio.

Oui, il te semble juste... il est juste pour toi.
Tu ~~est~~ es un patriote, un Gracchus plébéien...
l'oracle des ~~sup~~ rebelles... le tribun du peuple...
Je ne te blâme pas, tu obéis à ta vocation;
ils t'ont frappé, opprimé, méprisé... J'ai
été leur victime comme toi; mais toi tu n'as
jamais parlé avec eux; tu n'as jamais
partagé leur pain et leur sel; leur coupe
n'a jamais effleuré tes lèvres; tu n'as point

été élevé avec ~~vous~~ eux ; tu n'as point mêlé tes larmes aux leurs ; tu n'étais point de leurs fêtes ; tu n'as jamais répondu à leur sourire par un sourire ; tu n'as point mis en eux ~~leur~~ ta confiance ; tu ne les a pas portés dans ton cœur comme je l'ai fait. Vois mes cheveux... ils sont blanchis par l'age comme ceux des anciens du conseil ; je me souviens du tems où ils étaient noirs comme l'aile du corbeau lorsque nous allions saisir notre proie autour des îles conquises sur le perfide Musulman ; pourrai-je les voir souillés de sang ? chaque coup de poignard me semblera un suicide. Il y a un enfer dans moi et autour de moi... comme le démon qui croit et tremble, je suis forcé d'accomplir un acte qui me fait horreur.

Du même

— — — — — Wie entzückend
Und süss ist es, in einer schönen Seele
Verherrlicht uns zu fühlen, es zu wissen
Dass unsere Freude fremde Wangen röthet,
Dass unsere Angst, in fremden Busen zittert,
Dass unsere Leidden fremde Augen wässern!..
[: Don Carlos :]

Extraits du Pélerinage de Childe-Harold in Prose
~~Extraits de Childe-Harold par Lord B.~~
par Lord Byron.

Penchés sur les flancs arrondis du vaisseau pour contempler le disque de Diane, réfléchi dans le miroir de l'Océan, nous oublions nos espérances et notre orgueil; notre âme se retrace insensiblement le passé. Il n'est point de mortel assez malheureux, pour qu'un être chéri, plus chéri que lui même, n'ait jadis occuppé ses pensées, et ne vienne lui demander l'hommage d'une larme; c'est un trait aigu qui perce le cœur, et dont il voudrait en vain en éloigner la cruelle atteinte.

Avec moins d'éclat, ces lieux auraient des charmes réels; mais ta paix abhorre les réjouissances factices, et le plaisir mêlé

avec la pompe, cesse d'être plaisir. —
O vous, qui n'avez que des chaines pour héritage,
ne savez vous pas que ceux qui veulent être
libres doivent briser eux mêmes leurs fers,
et que leur bras seul doit conquérir la liberté?
Croyez vous qu'elle vous soit rendue par
le Français ou le Moscovite? Désabusez
vous: ils peuvent abaisser vos opresseurs;
mais vous n'allumerez plus le feu divin
sur l'autel de la liberté. Ombres des Ilotes!
triomphez de la lacheté de vos tyrans! ô Grece!
en changeant de maitre, tu ne verrais point
finir tes infortunes: tes jours de gloire
ne sont plus, et ta honte n'est pas encore
oubliée. —
Il faut des siècles pour établir un empire:
une heure suffit pour l'anéantir. Que
d'années s'écoulent avant qu'un peuple
retrouve sa splendeur éclipsée, rappelle ses
vertus et triomphe du tems et de la destinée!
Dans quelque sentier que nous dirigions nos
pas, où trouver un coin de terre qui ne soit

sacré et qui ne rappelle d'héroïques souvenirs?
Nous parcourons un théâtre vaste et fécond en
merveilles; toutes les fictions de la muse
semblent des vérités, jusqu'à ce que nos
yeux se lassent d'admirer ces lieux auxquels
nous transportèrent si ~~[illegible]~~ souvent les
rêves de notre jeunesse: les montagnes et les
plaines, les coteaux et les vallons, bravent
le Dieu destructeur qui a demoli les temples.
La main du Tems a ébranlé les tours d'Athènes;
mais elle a respecté les champs de Marathon. —
Le Mède qui fuit ~~et~~ en ~~jettant~~ ses flèches et son
arc brisé; le Grec intrépide et sa lance me=
naçante, les montagnes, la plaine, l'Océan
la Vengeance et la mort qui combattent pour
les Grecs: tel est le tableau qu'offrait
Marathon... Que reste t-il aujourd'hui?
Quel trophée nous signale cette plaine
consacrée, et rappelle les larmes de l'Asie
et la liberté souriant à la Grèce?...
Les debris de quelques armes, une tombe violée
et la poussière que soulève en bondissant
le coursier d'un barbare.

Le cœur que de tendres liens retiennent sous le toit paternel, vit heureux au milieu de ses parens et près du foyer domestique. Que celui qui se trouve solitaire vienne visiter la Grèce, et jeter un regard sur cette terre en harmonie avec lui même. ———

Peut-il espérer de vaincre ses rivaux, celui qui dédaigne les critiques amères et les éloges de l'amitié, depuis que la mort a glacé tous les cœurs dont le suffrage eût flatté le sien? On ne cherche plus a plaire quand on a perdu tout ce qu'on pouvait aimer. ———

La voix de la renommée peut bien adoucir un moment le deuil de l'ami qui appelle en vain un ami qui n'est plus; mais son nom proclamé par la gloire n'en devient que plus cher a ses regrets.

Semblable a un miroir brisé qui se répète dans tous ses fragments, et reproduit mille fois la meme image, le cœur qu'ont déchiré les coups du sort, nourrit longtems encore toutes ses douleurs; calme, glacé, tourmenté

par les insomnies, il se flétrit insensiblement sans se plaindre; car il n'est point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouve. —
Le désespoir porte avec lui un principe de vie : la vitalité du poison; c'est une racine qui entretient les branches flétries. Les atteintes de la douleur ne seraient rien, si elles donnaient la mort; mais la vie féconde les fruits odieux du chagrin, semblables à ces pommes du lac Asphaltite, qui n'offrent que des cendres au voyageur altéré. —
Un cœur mis à découvert désabuserait les hommes sur le bonheur qu'ils croient attaché à la gloire ou au sceptre des rois.
Ils ne respirent que l'agitation, et leur vie est une tempête qui les a élevés dans les airs pour les laisser enfin retomber sur la terre; mais ils sont tellement accoutumés à cette vie orageuse que si, survivant aux périls qu'ils ont affrontés, ils

voient succéder le calme du crepuscule a leurs jours de mouvement et de trouble, ils se sentent accablés par un chagrin mortel et meurent de langueur comme un feu qu'on neglige d'entretenir et qui ne jette plus que quelques flammes vacillantes, ou comme une epée dont la rouille s'empare, et qui se consume elle meme dans son oisiveté. —

Fuir le genre humain ce n'est pas le haïr: tous les mortels ne sont pas propres à partager l'agitation et les travaux de leurs frères. Peut-on accuser d'une misanthropie dédaigneuse celui qui s'arrache a la foule turbulente, de peur de se corrompre dans l'air contagieux des cités? Trop tard, helas! on déplore le malheur d'être forcé de lutter au milieu des discordes et des troubles d'un monde hostile, où la faiblesse est toujours opprimée

Mais c'est en vain qu'on a dompté ses douleurs, leurs atteintes nous laissent une trace semblable au dard d'un scorpion à peine apperçu, mais doué d'une amertume toujours nouvelle: les objets les plus futiles peuvent même faire retomber sur le cœur le poids cruel dont il eut voulu s'alléger à jamais: un son inattendu, un accent mélodieux une soirée d'été ou de printemps, une fleur, le vent, la mer... rouvriront nos blessures, et viendront ébranler la chaîne électrique qui nous entoure de ses invisibles anneaux. Quelle en est la cause secrète? Nous l'ignorons; et il nous est impossible de suivre jusqu'au nuage qui le recélait, ce tonnerre qui vient frapper notre âme; nous ne sentons que ses nouveaux coups, et ne pouvons effacer la noire et douloureuse trace qu'il laisse après lui. Coups perfides qui au milieu des objets qui nous

sont les plus familiers, et lorsque nous nous y attendons le moins, évoquent pour nous des spectres qu'aucun exorcisme ne peut chasser : c'est un ami infidèle ou indifférent, une amante qui n'est plus, dont l'ombre nous apparait tout-à-coup; nous revoyons ceux que nous pleurons, ceux que nous aimons et que nous avons perdus; helas! le nombre en est a la fois trop grand et trop petit. ——

Waterloo! tu fus témoin de la chute du plus extraordinaire des hommes : melange inexplicable de principes opposés, son esprit se fixait un moment sur les objets les plus grands, et revenait avec la même attention aux plus legers details! O toi qui fus extrême en tout, si tu avais sû garder un juste milieu, tu occupperais encore le trône, ou tu n'y serais jamais monté. C'est a ton audace que tu dois et ton elévation et sa chute!... Mais tu n'as pas renoncé à revêtir la pourpre impériale, a ebranler de nouveau le monde, et à en être une troisieme fois le Jupiter tonnant. ——

Conquérant de la terre, te voilà son captif! tu la fait trembler encore, et ton nom redoutable ne fit jamais plus d'impression sur les âmes

des hommes, qu'aujourd'hui que tu n'es plus rien, si ce n'est le vil jouet de la renommée. Elle te courtisait jadis, t'obéissait en esclave et flattait ton ambition, jusqu'à te persuader que tu étais une divinité; tel tu parus en effet aux nations étonnées qui, dans leur stupeur, te crurent longtems, tout ce que tu voulus être à leurs yeux. —

Toujours au dessus ou au dessous de l'homme dans ta grandeur comme dans tes disgrâces, faisant la guerre aux peuples réunis et fuyant du champ de bataille; te servant de la tête des rois comme d'un marche-pied, et soudain plus timide que le dernier de tes soldats. Tu sus gouverner un empire, le renverser et le relever encore, et tu ne pus dominer tes petites passions!! Habile dans l'art de connaître les hommes, tu ne sus ni étudier ton âme ni modérer ta soif de combats; tu ignorais que la fortune tentée trop souvent abandonne ses plus chers favoris. —

Cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie naturelle qui, venant de la sagesse, de l'indifférence ou de l'orgueil, fait toujours le désespoir d'un ennemi. Lorsque les tiens t'épièrent pour railler tes erreurs, tu souris avec un front calme et superbe. Quand

la fortune trahit son enfant favori, il resta inébranlable sous le poids de ses malheurs. — Tu es plus digne d'admiration que dans tes jours de gloire! car alors l'ambition t'inspirait, un dédain trop peu dissimulé pour les hommes, et pour leurs pensées. Ce dédain était juste; mais devais-tu l'exprimer dans tes regards et dans tes paroles? devais-tu rejeter avec mépris les instrumens de tes grandeurs, qui se sont enfin tournés contre toi-même? Je l'avoue, le monde est bien peu digne d'être conquis ou regretté; tu l'as éprouvé, et tous ceux qui marchent sur tes traces l'éprouveront a leur tour.

Si, semblable à une tour solitaire batie sur la pente d'un rocher, tu avais resisté ou succombé seul, ton mépris pour la race humaine t'aurait aidé a braver le choc des tempêtes; mais ton trône était fondé sur les pensées des mortels; leur admiration était la plus sure de tes armes. Tu fus un autre Alexandre! avant de railler les hommes comme Diogène, il eut fallu te depouiller de la pourpre: la terre est un antre beaucoup trop vaste pour des cyniques couronnés. —

—

Pour peindre le caractère de la femme, dit Diderot, il faut prendre la plume de l'aile d'un papillon. Il a sans doute voulu parler du caractère de la Française qui, à des qualités plus solides joint plusieurs des attributs qui sont particuliers à ce léger insecte. Vive, brillante, voltigeant toujours, elle semble effleurer la surface de la vie, et prend successivement toutes les formes. Mais la justesse, la promptitude et la finesse de ses conceptions fait qu'elle paraît atteindre par un don de la nature le but auquel l'esprit cherche en vain a parvenir a force de calculs et de ~~combinations~~ combinaisons. Plus susceptible que sensible, l'imagination produit sur elle plus d'effets que le coeur. L'amour n'est pour elle qu'un jeu d'enfant[1]. La méfiance qu'elle inspire à son amant fait sa protection contre l'inconstance naturelle de l'homme, et c'est par l'insouciance avec laquelle elle impose des chaînes, qu'elle en assure la solidité.

(1. La France par Lady Morgan.)

Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible, enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le Néant aux yeux de l'Eternel?
Les Mortels sont égaux; ce n'est point la naissance
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, et rien par des ayeux.

(: Mahomet :) Voltaire.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
„ Le favori du Dieu qui préside aux batailles,
„ Le grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
„ Il s'est rendu des Rois, le maître et le soutien;
„ Et vous lui refusez le rang de citoyen!
„ Vient-il vous enchainer, vous perdre, vous détruire?
„ Il vient vous proteger, mais surtout vous instruire.
„ Il vient dans vos coeurs même établir son ~~empire~~ pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix, a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranlaient; l'inflédible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire

Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'assemble ; j'y cours, et j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil, il revoit ses foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Hammon, d'Hercide, et de sa noble élite ;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent ;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème et le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse et l'adore.
Nous faisons retentir, au peuple agité,
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu, la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître, et l'olive à la main.

(Mahomet.) Voltaire

Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures a méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur là ou on en voit la fin; et, là ou on en pressent la récompense, on commence presque a l'aimer.

Mde Cottin /: Elisabeth ou les Exilés en Sibérie :/

Troski.

Czy zima zasypie gaie,
Czy kwiaty uwieńczą Florę;
Roiami przez wszystkie kraie,
Lecą troski różno=piórę.

Każdy wiek troskom się broni;
Są łagodne, są surowe;
Wieczne na ciemięzcy stronie,
Dla uciśnionych chwilowe.

Na święte prawa, swobody,
Żelazo kuiącą stawę;
Przez puste niwy i grody,
Wciąż ścigaią troski krwawe.

Za krzywdy bliźnim zadane,
Wszczną się na przestępcy głowie;
Zgryzota iątrzy ich ranę,
I miłe pożera zdrowie.

Świetne stropy i podwoie,
Gdzie nieludzka ziewa pycha;
Złotych trosk osiadły roje,
Ani się boią kielicha.

Pod drogiey karmi ciężarem
Gną się stoły Samoluba;
Troskę połyka z nektarem,
A radość uchodzi luba.

Lekkiemi ~~szkary~~ skrzydły motyla,
Za miłością się unoszą;
Z pieszczotą ie niesie chwila,
A ulatuią z roskoszą.

Przyiaźń zachmurzona niemi,
Złotą ię poi jagodą;
Skrzydły wieią łagodnemi,
I radości do serca wiodą.

Jak śnieg co na kwiaty pruszy
A Feba wzrószeniem ginie;
Tak troski cnotliwey duszy
W wesołey nikną godzinie!

K. Tymowski.

Ostatnia róża.

Już to ostatnia róża tego lata,
Samotna, kwitnie listkami świeżemi;
Gdzież rówiennice? wiatr ostry ję zmiata,
I zwiędłe sypie po ziemi.

Pokrewny pączek, żaden z lubych kwiatów,
Już się przy niey nierozpłoni;
Już nierozstoczy swych jasnych szkarłatów,
Ani wyda słodkich woni.

Ach! niezostaniesz sama tylko jedna,
Trapiąc się między gałązki suchemi;
Gdy wszystkie zwiędły, a ty żyjesz biedna,
I ty pospieszay za niemi.

Zrywam cię z krzewu;... twe listki tey chluby,
Rozsypię w koło, z smutney moiey dłoni;
Na ziemię, gdzie twe towarzyszki lube,
Od dawna leżą, bez życia i woni.

—

Niech i ia z tobą, o losie zbyt srogi!
Z wieńca miłości gdy opadną róże;
Kiedy już zniknie Przyiaciel móy drogi;...
Niech więcey bytu mego nie przedłużę.

—

Ach! kiedy zwiędną już serca prawdziwe,
A czułe, przepaść grobów odziedziczy;...
Będzież samotny wlec dni nieszczęśliwe,
Na tym padole goryczy. - —

J. U. Niemcewicz.

Moia Filozofia

Chcesz bydz szczerze nauczony,
Jak w życiu szczęśliwym zostać?
Patrz na wszystko z dobrey strony,
To iest Filozofa postać. —
Niech zyią słodkie marzenia,
Co serce i umysł łudzą,
Milsze mnie moie złudzenia,
Nad drzącą prawdą cudzą. —
Dla mnie kochanki są stałe,
Przyjaciele wszyscy szczerzy,
Rządy pracuią na chwałę,
W ludach pomyslność się szerzy. —
Szczęśliwe takie marzenia,
Moie czasami i łudzą,
Lecz wolę moie złudzenia,
Nad drzącą prawdą cudzą! —
Kiedy sciskaią serdecznie,
Ktoś wielbi moie zasługi,
Celina zapewnia grzecznie,
Żem tak miły iak kto drugi.
Wierzę w szczerosci oswiadczenia,
Niechay mnie sobie i łudzą,
Milsze mnie moie złudzenia
Nad drzącą prawdą cudzą. —

W lubym mierności schronieniu,
Snuią mnie się szczęścia cechy,
W nich na przekor przeznaczeniu
Szukam dla siebie pociechy —
Takie o szczęściu marzenia
Może czasami i łudzą,
Lecz przekładam ich złudzenia
Nad dręczącą prawdą cudzą. —

Przez J. Kopałkowskiego.

Wieyski Pleban z Angielskiego.

Gdzie był ów ogród, gdzie się lipy wznoszą skrzytne
J gdzie iszcze nieieden kwiat dzierżaty kwitnie,
Gdzie polna róża świeci nierzerwana,
Stało niegdyś mieszkanie wieyskiego plebana.
Był to mąż bogoboyny, z postacią nieśmiałą,
Słowem był to duchowny, iakich dzisiay mało.
Los mu szczupło udzielił, lecz on przestał na tym,
J z tysiąc złotych na rok, sądził się bogatym,
Umiał on swą spokoyność, swoią mierność cenić,
Nigdy miesca nie zmienił, ni żądał odmienić.
Skromny, nieśmiały, obcym był mu układ ~~cały~~ chytry.
Nie wiedział, iak pochlebstwy wzbijać się do mitry,

Nie znał co to urząd, co o łaskę prosić,
Wolał wspierać ubogich, niż sam siebie wznosić;
Potrzebny bez bojaźni drzwi jego otwierał,
Umiał karcić próżniaków, ale nędzę wspierał,
Miłym gościem był starzec do jego gospody,
Co okrywał pierś zeschłą pasmem siwey brody.
I marnotrawca ciężką biedą poprawiony,
Kiedy spojrzał litośnie, nie był odrzucony:
Mile przyjęty żołnierz, co siły postradał,
Siedząc z nim przy kominku, noc całą przegadał,
Opowiadał swe rany, trudy, i gonitwy,
I szczudłem pokazywał, iak się toczą bitwy:
Uśmiechał się mąż dobry, nad jego zapały,
Bo w cierpieniach boiaźń, przestępstwa znikały,
Tak w progach, w których znaną nie była obfitość,
Wprzód dobroć dała, niż się odezwała litość.
Niedość na tylu cnotach, poślubiony Panu,
Wiernym był powinnościom wybranemu stanu,
Naukę swoią, wszystkim pociechę przynosił,
Za wszystkich czuł, i płakał, modlił się, i ~~płakał~~ prosił.
Tak iak biedna ptaszyna, płód pierzem okryty,
Wabi każdym sposobem, na powietrzne szczyty.
Tak on, owieczek swoich, gromadkę ubogą,
Ciągnąc do lepszych światów, szedł pierwszy tą drogą.
Przy łożu, gdy człowieka, siły iuż omdlewią,

A boleść, żal i trwoga, dręczą go koleią,
Stawał szanowny Pleban: na głos iego boski,
Ucieka czarna rozpacz, i boiaźń i troski,
Słodka nadzieia, w duszę strapioną wstępuie,
I gasnącym iuż oczom niebo ukazuie —
W kościele gdy do Boga wznosi święte pienia,
Jakąż te siwe włosy, te słodkie spoyrzenia
Cześć wzbudzały: ach, nieraz kiedy upominał,
Ten co przychodził śmiać się, modlić się zaczynał.
Po modlitwie, gdy schodził wraz rzesza zebrana
Z uszanowaniem swego otacza kapłana,
Maleńkich nawet dzieci, poczet szczebiotliwy,
Ciągnie go za sutannę, by wzrok iego tkliwy,
Lub słodki uśmiech ściągnąć: on pełen wesela,
Jak czuły Oyciec słodkich pieszczot im udziela:
On ich zachęca, wspiera, troski ich uśmierza....
Ale surowszą myślą zawsze w niebo zmierza —,
Jak skała, wzbiiaiąca, w niebo szczyt wysoki
Lubo, w średnicy swoiey zostawia obłoki,
Lubo łoskot piorunów, wnętrze iey przenika,
Wiecznych słońca promieni, czołem swem dotyka.

Niemcewicz

Bądź zdrowa
Lord Byron do żony

Bądź zdrowa ... a choć i na życie całe,
I tak bądź zdrowa i przyim me pożegnanie,
Acz mówią, że me serce skamieniałe
Jednak przeciwko tobie nie powstanie

Umknieysz się pierś ta od ciebie na wieki,
Na którey nieraz głowę twą składała,
Kiedy sen lekki skleiał twe powieki.
Ten sen, coś go iuż dziś postradała.

Serce me jeszcze kocha ciebie rzewnie,
Ach! gdyby iego tayniki odkryto,
Nieszczęsna! w ten czas poznałabyś pewnie
Że tak nim gardzić słusznością nie było.

Chociaż cię za to wystawia świat cały,
I z mąk się moich naśmiewa,
Krzywdą dla ciebie, iest rodzay tey chwały
Kiedy z mych nieszczęść wypływa.

Nie jedne może wady mię splamiły,
Lecz czemuż inne dłonie nie wybrane?
Ale te, co mię do serca tuliły,
By te krwawą zadać ranę.

Niechay cię, niechay nie zwodzi błąd mylny,
Stopniami miłość omdlewa,
Przeciąć ią razem, choćby cios był silny,
Niechay nikt się niespodziewa.

Iskra iey, ieszcze w twoiem sercu tleie,
I moie bije choć zgłuszane próbą,
A myśl okropna, na którą truchleię
Iest... że się więcey nie spotkamy z sobą.

Gdy na twym ręku, córka nasza mała,
Szczebiotać zacznie: będziesz że ią uczyć,
By słowo oycze, pierwsze wymawiała,
Kiedy się wzdrygasz oyca iey poruczyć.

Kiedy ci rączki na szyię zarzuci
I usta swoie do twoich przyciśnie;
Może się słodko myśl twoia zasmuci
I pamięć męża nieszczęsnego błyśnie.

Cóż kiedy twoią ta dziecina biedna
Przypomni tego, coć był lubym wprzódy;
Żadny stać serce, łza może nie iedna:
Zrosi twe śnieżne jagody —

Znane są tobie, cięzkie moie wady,
Lecz szaleństw moich nikt nie może wiedzieć
Nadzieie moie póydą w twoie ślady,
Lecz kędy?.. kędy? ty możesz powiedzieć

Niedola wszystkie czucie mie zraniła,
Pycha niezgięta przed zawistnych gwarem
Padła przed tobą .. lecz gdyś mną wzgardziła
Zycie iuż tylko cięzarem.

Stało się, chciałaś, dalsza mowa próżna,
Próżne słowa w mey niedoli,
Lecz myśli których ucarzmić nie można
Cisną się pomimo woli

Żegnam cię smętne przeszłości koleie,
Gdy wiernie z tobą przyszło się rozłączyć
Zeschłe ma serce, zwiędły me nadzieie
A śmierć się wdryga męki mey dokończyć.

Kumarone przez Niemena

Au milieu de sites aussi aimables, dans un air si pur, le sentiment de l'existance est une sorte d'ivresse qui élève l'esprit tellement au-dessus des soins vulgaires, que les maux, heritages de l'espèce humaine, sont oubliés aussi bien que ses crimes. La nature cache sous un aspect serein sa loi necessaire de destruction, son principe inevitable de souffrances, et tout parait bon comme le premier jour de la création. Mais le soleil quitte l'horizon, les vapeurs s'élèvent de la terre, l'esprit se refroidit, l'imagination pâlit, et la nature epuisée annonce cette verité, qui ne peut être écartée que par des songes, cette verité que tout semble repeter, que l'homme est fait pour souffrir et pour mourir. —

Lady Morgan (: Toscane :)

L'homme dans son plus haut dégré de perfection morale et intellectuelle, n'est pas a l'epreuve de la puissance absolue : elle ne doit jamais lui être confiée. Il n'a pas été formé par la nature pour une telle situation. et l'histoire ne rapporte pas un seul ~~trait~~ exemple dans lequel une semblable

confiance n'ait pas perverti ses affections et dépravé ses instincts. Quand les hommes ne sont plus guidés par l'opinion de leurs semblables, quand aucune force publique ne peut s'opposer à leurs volontés, ils perdent ordinairement leur caractère social, et leur mauvais gouvernement attire des maux infinis et durables sur leurs sujets. Il ne peut exister qu'un seul dépositaire du pouvoir qui ne soit point dangereux pour l'humanité, c'est celui dont l'administration est responsable devant des lois reconnues. —

(: la meme

~~Tous ceux qui ont eu le bonheur~~

Les dames polonaises, sont les femmes les plus charmantes et souvent les plus éclairées du continent. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans la société de la princesse Jablonowska à Paris, peuvent trouver dans cette aimable dame un exemple des grâces et de la culture ~~des~~ d'esprit de ses belles compatriotes. Les Polonaises ont toutes des sentimens patriotiques, et si la délivrance de leur malheureux pays dépendait d'elles, on verrait bientôt la Pologne reprendre, parmi les nations, le rang dont elle a été privée par l'infâme coalition de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. — (Lady Morgan.) d'Italie

La douleur que nous éprouvons par la perte de ceux que nous aimons est la seule à laquelle nous refusons de renoncer : nous nous efforçons de maîtriser toute autre peine mais nous regardons comme un devoir de ne pas fermer cette plaie et de nourrir dans la solitude cette affliction qui nous est chère. — Non l'amour qui survit à la mort est un des plus nobles attributs de l'âme ; s'il a ses peines, il a aussi ses charmes. Quand la force accablante de la douleur se dissipe dans les douces larmes du souvenir ; quand l'angoisse subite et l'agonie convulsive que nous éprouvons à l'idée de la perte de ce qui nous est cher se calme et se change en une méditation pensive sur tout ce qui s'est passé dans les jours où nous recevions les preuves de sa tendresse ; qui voudrait alors arracher de son âme une semblable douleur, bien qu'elle puisse quelquefois jeter un nuage passager sur nos instans de plaisir, ou donner une teinte plus sombre à nos momens de rêverie. Cependant qui voudrait la changer pour les chants de la gaîté et le tumulte des fêtes !

Non, il sort de la tombe une voix plus douce

que les accens de la joie.

(Voyage d'un Américain à Londres.)
le 28 Mai 1822

Kochana córko! staray się coraz większey nabywać pobożności. Przebyway często i chętnie z Stwórcą twoim; godziny, które na rozpamiętywanie obrócisz, pomnożą w tobie chęę, pokrzepią siły do cnoty. Obcowanie to z Bogiem uszlachetnia, unosi, poświęca człowieka. Nie stroń nigdy od modlitwy, od samotności; Amelio! Zastanawiay się niekiedy nad życiem, nad sobą samą, często nawet o śmierci wspominay. Młodą iesteś, zdaie się, iż długo żyć będziesz, iednak nikt ze jutro ręczyć ci nie może. Od samey kolebki tysiączne niebezpieczeństwa grożą człowiekowi, i każdemu wiadomo: że im więcey postępuie w życiu, tem iest bliższy zgonu. Niewie nikt prawda, kiedy umrze, ale wie każdy, że opuści kiedyś to doczesne mieszkanie. Czemuż nie myśleć zawczasu o wypadku koniecznie nastąpić znaiącym? Lepiey gotować się z wolna do dalekiey podróży iak dopiero w dzień przyiazdu prędko i niedokładnie czynić przygotowania; o wielu rzeczach istotnie potrzebnych zapomnieć można, a wracać ~~niepotrzeba~~ niepodobna. Myśl o śmierci

Smutna iest dla umysłów słabych, okropna dla występnych, potrzebna dla duszy prawdziwie pobożney, słodka dla nieszczęśliwych. Cóż może więcey przekonać o znikomości rzeczy ludzkich? więcey podnosić umysł nasz do Boga i zachęcać do cnoty... iak pamięć tey wielkiey podróży? Ten umiera w bogactwach i w szczęściu, tamten w nędzy i dolegliwościach; ta kona świeża ieszcze młodością i wdziękami, tamta ~~kona~~ złożona wiekiem, oszpecona chorobami, a w takiż sam proch się obrócą! Nie oddalay więc nigdy tey myśli od siebie, Amelio; nie ~~tarbuy~~ zatruie ona twey swobody; owszem nadaiąc ścisłość umysłowi twemu, nakłaniaiąc cię do nowych postępów w cnocie mniey baczną cię uczyni na troski i cierpienia, lepszą — a zatem szczęśliwszą. —

(: Pamiątka po dobrey Matce.:)

Drogo niecraz przypłacone zawody na ludziach, są zwyczaynym skutkiem zbytniey dobroci, drugich podług siebie sądzących; tem więcey sercu przynoszą boleści, iż mało są spodziewane. Za zwyczay, pierwsze uczucia, które widok iakiey osoby poniewolnie w nas obudza, skoro nic odrażaiącego w sobie niema, iest

uczucie ufności i szacunku; w lepszym świecie nieufność w tem razie poczytanaby za występek; ale niestety! codzienne doświadczenie zamieniło ią w smutną konieczność. Nie ufay więc wszystkim Amelio; wystrzegay się bydź skorą w sądzeniu dobrze o drugich, by cię twoia skwapliwość nie zawiodła. Iednak iakiekolwiek są skutki zadaleko posuniętey dobroci, według mnie przynaymniey, lepiey kobiecie mieć iey za nadto, niż za mało. Bez niey cnota ani tak powabną, ani doskonałą bydź może; główną kobiety ozdobą, iedną iest z naypięknieyszych zalet męszczyzny.

O każdey rzeczy, a szczególniey w okolicznościach wielkiey wagi, zawsze miey własne swoie zdanie; nie przybieray go bez zastanowienia, ale gdy się o jego rzetelności raz przekonasz, nie odmieniay go iuż nigdy; obstaway przy nim z stałością, czyń wszystko, co będzie w twoiey mocy, aby według niego postępować; a ieżeli wyższe rozkazy przeciw niemu działać cię zniewolą, możesz ulegać prawdziwie, a dla tego w duszy nie odmienić zdania. Niektórzy ludzie uporem podobne zowią wytrwanie; ia zaś ie pięknym nazwiskiem stałości charakteru mianuię; a ta stałość, kiedy iest

Dobrze zrozumiana, szacunek wszystkich, nasz własny i szczęście nam iedna. —

— Moim zdaniem nayszczęśliwsza ta kobieta o którey świat wcale nie wie — —

Szczęście celem iest życzeń, celem życia każdego człowieka; od nędzarza, co z pod lichey odzieży rękę do przechodzących wyciąga, aż do monarchy blaskiem chwały otoczonego, każdy go szuka, każdy za niem goni. Lecz próżne często ludzi zabiegi, zwykle szukaią go za daleko, i tam gdzie bydz nie może. Sława, dostatki, zabawy, ludzą ich zwodniczemi mamidłami, gonią za niemi; ale wtedy, kiedy iuż bliskie im się bydz zdaią, nikną, żal tylko po sobie zostawiwszy, i przekonanie o ich próżności. Amelio! szukay szczęścia w cnocie i samey sobie, a znaydziesz ie bez długich zabiegów; zupełna ufność w Neywyższym, świadectwo sumienia, te skarby naydroższe człowieka! zapewnią ci szczęśliwość na zawsze; bądz umiarkowaną w żądaniach twoich, pragniy tego tylko, co się z łatwością stać może, i pragniey tak słabo, abyś dot=kliwey nie uczuła boleści, kiedy te żądania

spełnionemi nie będą. Kochay rozsądnie, kochay tylko osoby godne kochania. W tem, czego odmienić nie możesz, upatruy dobrą stronę; bądz kontenta z stanu, z losu twego; nigdy niczego nie zazdrość nikomu. Nie wymyślay sobie nowych obowiązków, własne ścisle dopełniay. ceń wyżey powinność iak ofiary; dobre mniemanie u ludzi przekładay nad głośne imie; dbay więcey o spokoyność niż o dostatki. Surowa dla siebie, baczna na naymnieysze postępki; nie zastanawiay się bardzo nad drugiemi; niech cię każdy kocha i szanuie, ale do cnót i przymiotów tyle skromności żebyś nigdy w nikim boiaźni nie wzbudziła..-

Extraits de l'Allemagne par Mde de Staël.

Les paysages dont le Rhin est entouré, sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le genie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros. Les contrées qu'il traverse paraissent tout-à-la fois si serieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui même qui les a cultivées, et que les hommes d'àprésent n'y sont pour rien.

L'eclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour propre de celui qui le possede; mais la decoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en general, mieux que les hommes. Dans une epoque où le mal universel est l'egoïsme, les hommes, auxquels tous les interets positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes: elles ne

tiennent à la vie que par les liens du coeur, et lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entrainées: leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'elles inspirent; mais celles qu'elles accordent, sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée; nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre; enfin vivre hors de soi même, soit par les idées, soit par les sentiments, soit ~~#~~ surtout par les vertus, donne à l'âme un sentiment habituel d'élévation. ———

Aucun édifice ne peut être aussi patriotique qu'une église; c'est le seul dans lequel toutes les classes de la nation se réunissent, le seul qui rappelle non seulement les évenemens publics, mais les pensées secrètes, les affections intimes que les chefs et les citoyens ont apportées dans son enceinte. Le temple de la divinité semble présent comme elle aux siècles écoulés. ———

Les fêtes conduisent naturellement à réfléchir sur les tombeaux ; de tout tems, la poësie s'est plue à rapprocher ces images, et le sort aussi est un terrible poëte qui ne les a que trop souvent réunies. ——

La monotonie, dans la retraite, tranquillise l'ame ; la monotonie, dans le grand monde, fatigue l'esprit. ——

La plaisanterie allège pour un moment le poids de la vie : vous aimez à voir un homme, votre semblable, se jouer ainsi du fardeau qui vous accable, et bientôt, animé par lui, vous le soulevez à votre tour. ——

Rien ne saurait égaler le charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourrait exciter l'intérêt. Sa physionomie moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaîté sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières ; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement ; il s'anime, et néanmoins il tient toujours les rênes de son esprit pour le conduire sûrement et rapidement : bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien, il

fait valoir à son tour ceux qui viennent l'applaudir; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et pour un moment du moins l'on se plait et l'on jouit les uns des autres comme si tout était concorde, union et sympathie dans le monde. —

C'est en vain que l'esprit juge avec impartialité le pays qui nous a vus naître; nos affections ne s'en détachent jamais; et quand on est contraint à le quitter, l'existance semble déracinée, on se devient comme étranger à soi même. Les plus simples usages, comme les relations les plus intimes; les interets les plus graves, comme les moindres plaisirs: tout était de la patrie, tout n'en est plus. On ne rencontre personne qui puisse vous parler d'autrefois, personne qui vous atteste l'identité des jours passés avec les jours actuels; la destinée recommence, sans que la confiance des premières années se renouvelle: l'on change de monde, sans avoir changé de coeur. Ainsi l'exil condamne à se survivre; les adieux, les séparations, tout est comme à l'instant de la mort, et l'on y assiste avec les forces entières de la vie.

Le sentiment de la justice est peut-être le plus rare de tous dans les conquérants, car ils aiment mieux être généreux que justes ; parceque la justice suppose un rapport quelconque d'égalité avec les autres.

Frederic III n'était point sensible, mais il avait de la bonté ; or les qualités universelles sont celles qui conviennent le mieux aux souverains.

L'éducation faite en s'amusant, disperse la pensée ; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature ; l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude comme notre âme a la souffrance.

Il n'y a que l'enfance dans qui la legereté soit un charme ; il semble que le Créateur tienne encore l'enfant par la main, et l'aide a marcher doucement sur les nuages de la vie : mais quand le tems livre l'homme a lui même, ce n'est que dans le serieux de son âme qu'il trouve des pensées, des sentimens et des vertus.

Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitans comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. — Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception, quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle: toujours elle les respecte, les imite et les recommence. — Dans le silence de la retraite, rien ne semble plus triste que l'esprit du monde. L'homme solitaire a besoin qu'une émotion intime lui tienne lieu du mouvement extérieur qui lui manque.

Les hommes de génie de tous les pays sont faits pour se comprendre et pour s'estimer; mais le vulgaire des écrivains allemands et français rappelle cette fable de La Fontaine, où la cigogne ne peut

manger dans le plat ~~un~~ ni le renard dans la bouteille. Le contraste le plus frappant se fait voir entre les esprits devellopés dans la solitude et ceux formés par la société. ———

C'est une découverte moderne que la rime elle tient a tout l'ensemble de nos beaux-arts, et ce serait s'interdire de grands effets que d'y renoncer: elle est l'image de l'esperence et du souvenir. Un son nous a fait desirer celui qui doit lui répondre, et quand le second retentit, il nous rappelle celui qui vient de nous echapper. ———

Demanderait on a l'homme qui contemple la mer, cette immensité toujours en mouvement et toujours inépuisable, cette immensité qui semble donner l'idée de tous les tems presents a la fois, de toutes les successions devenues simultanées; lui demanderait-on de compter vague après vague le plaisir qu'il eprouve en revant sur le rivage? Il en est de meme des meditations religieuses embellies par la poésie; elles sont dignes d'admiration si elles inspirent un élan toujours nouveau

vers une destinée toujours plus haute, si l'on se sent meilleur après s'en être penetré : c'est là le jugement litteraire qu'il faut porter sur de tels écrits. —

Quand on avance dans la vie, la prudence prend à tort le pas sur toutes les autres vertus ; on décrit que tout est folie dans la chaleur de l'âme, et cependant, si l'homme pouvait la conserver encore quand ~~l'existence~~ l'expérience l'éclaire ; s'il heritait du tems sans se courber sous son poids, il n'insulterait jamais aux vertus exaltées dont le premier conseil est toujours le sacrifice de soi-même —

La jalousie qu'inspire un mort est un sentiment plein de delicatesse et de verité. Qui pourrait en effet triompher des regrets ? Les vivans egaleront-ils jamais la beauté de l'image celeste que l'ami qui n'est plus, a laissée dans notre coeur ? Ne nous a-t-il pas dit : ne m'oubliez pas... N'est-il pas là sans defense ? — Ou vit-il sur cette terre, si ce n'est dans le sanctuaire de notre âme ? Et qui parmi les heureux de ce monde, s'unirait jamais à nous aussi intimement que son souvenir ? —

Rarement on parvient, dans la vie, à pénétrer les sentimens secrets des hommes: l'affectation et la fausseté, la froideur et la modestie, exagèrent, altèrent, contiennent ou voilent ce qui se passe au fond du cœur. Un grand acteur met en évidence les symptômes de la vérité dans les sentimens et dans les caractères, et nous montre les signes certains des penchans et des emotions vraies. Tant d'individus traversent l'existance sans se douter des passions et de leur force, que souvent le théâtre révèle l'homme à l'homme et lui inspire une sainte terreur des orages de l'âme. En effet quelles paroles pourraient les peindre comme un accent, un geste, un regard! les paroles en disent moins que l'accent, l'accent moins que la physionomie et l'inexprimable est précisément ce qu'un sublime acteur nous fait connaître! —

Quand il paraît un homme de génie en France, dans quelque carrière que ce soit, il atteint presque toujours à un degré de perfection sans exemple; car il réunit l'audace qui fait sortir de la

route commune ; au tact du bon gout, qu'il importe tant de conserver lorsque l'originalité du talent n'en souffre pas. Il me semble donc que Talma peut etre cité comme un modèle de hardiesse et de mesure de naturel et de dignité. Il possede tous les secrets des arts divers ; ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité ; son vetement sans qu'il y pense, est drapé dans tous ses mouvements comme s'il avait eu le tems de l'arranger dans le plus parfait repos. L'expression de son visage, celle de son regard, doit etre l'etude de tous les peintres. Quelquefois il arrive les yeux a-demi ouverts, et tout a coup le sentiment en fait jaillir des rayons de lumière qui semblent eclairer toute la scène. — Le son de sa voix ebranle dès qu'il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce ait excité de l'émotion. Lorsque dans les tragedies il s'est trouvé par hasard quelques vers descriptifs, il a fait sentir les beautés de ce genre de poësie comme

si Pindare avait récité lui même ses chants. D'autres ont besoin du tems pour émouvoir, et font bien d'en prendre; mais il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, renouvelle toute la sympathie du coeur. —

L'âme est un foyer qui rayonne dans tous les sens; ~~c'est dans ce foyer~~; c'est dans ce foyer que consiste l'existance; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce moi, centre et mobile de nos sentimens et de nos idées. Sans doute, l'incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées; il faut répéter suivant l'usage: tel individu a de la raison, ou de l'imagination, ou de la sensibilité &c mais si l'on voulait s'entendre par un mot, on deverait dire seulement: il a de l'ame, il a beaucoup d'âme. C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme. —

Ce n'est pas le nombre des individus qui constitue leur importance en morale. Lorsqu'un innocent meurt sur un echafaud, des générations entieres s'occuppent de son malheur, tandis que des milliers d'hommes périssent dans une bataille sans qu'on s'informe de leur sort. D'où vient cette prodigieuse difference que mettent tous les hommes entre l'injustice commise envers un seul et la mort de plusieurs? c'est à cause de l'importance que tous attachent a la loi morale ; elle est mille fois plus que la vie physique dans l'univers et dans l'âme de chacun de nous, qui est aussi un univers.

Vous dites que vos amis veulent vous trahir ; prenez garde de les accuser injustement : malheur à celui qui aurait repoussé une affection veritable, car ce sont les anges du ciel qui nous l'envoient, ils se sont reservé cette part dans le destin de l'homme.

On accuse souvent l'enthousiasme sincère de ce qui ne peut être reproché qu'à l'enthousiasme affecté; plus un senti=ment est beau, plus la fausse imitation de ce sentiment est odieuse. Usurper l'admiration des hommes, est ce qu'il y a de plus coupable, car on tarit en eux la source des bons mouvements en les faisant rougir de les avoir eprouvès. D'ailleurs, rien n'est plus penible que les sons faux qui semblent sortir du sanctuaire de l'âme; la vanité peut s'emparer de tout ce qui est exterieur, il n'en resultera d'autre mal que de la pretention et de la disgrâce; mais quand elle se met a contrefaire les sentimens les plus intimes, il semble qu'elle viole le dernier asyle où l'on esperait lui echapper. Il est facile cependant de reconnaître la sincerité dans l'enthousiasme; c'est une mèlodie si pure, que le moindre desaccord en detruit tout le charme; un mot, un accent, un

regard expriment l'emotion concentrée qui repond a toute une vie. —

La nature peut-elle être sentie par des hommes sans enthousiasme? Ont-ils pu lui parler de leurs froids interets, de leurs misérables desirs? Que repondraient la mer et les etoiles aux vanités etroites de chaque homme pour chaque jour? Mais si notre ame est émue, si elle cherche un Dieu dans l'univers, si même elle veut encore de la gloire et de l'amour, ils y a des nuages qui lui parlent, des torrents qui se laissent interroger, et le vent dans la bruyère semble daigner nous dire quelque chose de ce qu'on aime. — Si l'enthousiasme enivre l'ame de bonheur par un prestige singulier il soutient encore dans l'infortune; il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde qui ne permet pas même a l'absence, de nous effacer du cœur de nos amis. Il nous sert aussi d'asyle a nous mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir. —

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles ; rien n'est plus opposé a leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle même ne sauroit être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.

. . . . un coursier utile au champ de Mars,
Vous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons, vole, se précipite ;
Le carnage l'anime, et le péril l'irrite,
Environné de morts, sanglant, percé de coups,
Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand la force le quitte, encore plein de courage,
De l'horreur des ~~coups~~ combats il sort et vous dégage :
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé ;
Il expire content quand il vous a sauvé.

(: L'agriculture : (par Rosset. —

Et dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchants ?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde,
Ce champ nourrit le boeuf et le boeuf le féconde ;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris ;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée ;
L'onde rafraichit l'air, l'air s'épanche en rosée :
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert,
Les coeurs durs troublent seuls ce sublime concert.

(: L'homme des champs : (Delille —

La France n'avait pas encore eu de prince plus prudent, plus sage, ni plus actif que Pepin : la paix regnait au dedans du royaume et la gloire au dehors. Il avait tellement les qualités d'un Monarque que personne ne songea de son vivant, à lui donner le titre d'usurpateur, qualification injurieuse qui lui a été prodiguée par plus d'un Historien, et que plus d'un homme né comme lui pour commander aux autres, a sû effacer à force d'heroisme de travaux et de vertus.

Comment au milieu d'une Noblesse inquiete et jalouse à l'exces de ses droits, comment après s'être emparé de la couronne, ainsi que de son propre heritage, ne fut-il pas en butte, ni à une de ces revolutions qui environnent les trônes nouvellement fondés, ni même à aucune conspiration secrette contre sa personne? Comment son autorité fut-elle paisible, et reconnue sans soulevemens et sans trahisons? C'est qu'il avait le Caractère de l'homme fait pour gouverner et il faut que le vulgaire des hommes cède malgré lui, à ce grand caractère. Il a

appartenu à tous ceux qui ont acquis un Diadême, sans y être appellés par leur naissance. Ils ont paru s'asseoir ~~à la verité~~ à leur veritable place, et ~~rencontres~~ dans leurs droits meconnus ou oubliés. C'est la nature qui forme ces hommes extraordinaires qu'elle tient en reserve pour sauver et regir à propos les Empires.

J: De Pepin: / L'Histoire des hommes.

Maximilien II n'eut point de qualités guerrieres. Jugé presqu'aussitôt qu'il se montra, on ne craignit point un empereur mediocre, qui se bornait à être plutôt l'Avocat que le Juge de l'Allemagne, et qui ne paraissait vouloir remplir que le rôle de pacificateur, sans interet pour lui pas même de sa reputation. Nous oserions presque avancer, que sous de semblables monarques, l'univers serait heureux; ils sont les ouvriers secrets du bonheur public. Une nation, sous un tel Roi, vit obscure mais tranquille. Qu'on paye cher la gloire et le perissable bonheur d'étendre sa domination!

Un sceptre trop étendu est aisément brisé; et cette prodigalité de puissance ressemble assez aux dernieres secousses d'un homme qui termine son rôle. Presque toujours trente ans de gloire sont rachetés par dix ans de calamités; presque toujours à l'autre bout du niveau de la terre qu'il ne craignit pas d'ébranler, le conquérant trouve la honte et un abaissement total.

(De la même histoire.)

Portrait de Marie-Thérese

Ce fut la plus grande princesse et la plus aimable femme de son siecle. Son esprit était aussi excellent que son cœur. La simple nature l'avait formé. Elle s'était fait un style qui ne ressemblait à aucun autre. Sans avoir jamais étudié les langues par principe, la justesse de son esprit lui présentait toujours le mot propre. Peu de femmes, peu de ministres même ont eu ce coup d'oeil lumineux qui apprécie dans un instant tout ce qu'on propose. Cet avantage n'était pas le seul que

distinguât Marie-Therese. Sa figure, l'une des plus belles qu'on ait vues, respirait la bonté et la franchise. Elle ignorait entierement l'usage de ces mots vagues, dont certains princes se sont fait un art pour amuser la vanité des particuliers, ou nourrir leurs esperances. Marie-Thérèse ecoutait tout le monde sans etre preparée à faire une reponse arrangée dans son cabinet avec ses ministres. Elle la prenait dans le discours qu'on lui adressait: discours qui fixait toute son attention. Jamais de défaites, jamais de promesses illusoires: un refus motivé, ou une grace prompte.

Abderame ~~ne serait point connu~~ merita d'etre le contemporain de Charlemagne et de le combattre. Il etait a Cordoue ce que ce roi etait en France, et Alfred en Angleterre, le créateur de sa monarchie. Plus grand, plus instruit que tous ceux de sa nation, il voulut l'elever a sa hauteur. Elle etait guerriere comme lui, elle etait

aimable et galante comme lui. Elle fut la première qui eut une police et des loix. La cour de Charlemagne et celle d'Alfred n'étaient pas aussi brillantes que la sienne. Abderame avait un peuple et des femmes propres à embellir toutes les fêtes; les Français et les Anglais n'en étaient point encore arrivés jusques là. Devenu souverain de l'Espagne, il la gouverna avec bonté; il sentit que pour s'en faire aimer, il n'y avait pas d'autre moyen. Il abandonna la conquête des Asturies, et préféra à la pompe des victoires les palmes tranquilles de l'agriculture et des arts. Les Maures se crurent libres sous son règne. Il employait les prisonniers aux travaux publics. Content de leurs services, il les en récompensait, en les affranchissant de l'esclavage, et les admettait ensuite au partage des privileges de ses sujets. Souverain d'un peuple confondu avec ses vainqueurs, il dut s'appercevoir des haines que la différence des opinions, de croyance, de langage et de moeurs,

faisaient germer dans le coeur de ses sujets. Un tyran mal-adroit aurait renversé les temples, répandu le sang a grands flots, étonné l'Europe, par la bizarrerie des supplices; plus sage Abderame espera tout de la raison. Il attendit du tems une revolution sur les esprits qu'on ne commande jamais impunément. Il ne persecuta point, mais il sappa sourdement le culte établi, et amena ses sujets au Mahométisme. Ainsi disparut et se denatura a Cordoue le christianisme, sans que le souverain eût versé une goutte de sang. Abderame eut eû des projets plus sage, s'il avait regné sur un peuple semblable à celui qui suivait Charlemagne, ou qu'Alfred rendait vainqueur.

(: De l'histoire des hommes :)

Celui qui persiste à suivre avec fidelité un maître dechu est le vainqueur des vainqueurs de son maitre.

(: Shakespeare :)

Il est des momens où le repos nous fatigue par son contraste avec l'activité de notre âme. —

Ô delire du premier âge! Ô attente confuse de felicités infinies! Ô prestiges d'une imagination jeune et satisfaite! qui pourra dire votre puissance et votre douceur? Aggrandis par Vous, nous atteignons aux deux bouts de l'Univers; que ne pouvez-vous avoir de la durée? Eclair qui embrassez le monde et ne faites que passer, vous êtes tout le destin de l'homme: vous attestez sa grandeur et sa faiblesse.

N. A. de Salvandy.

... Je m'indignais de penser que le pouvoir, cette arme dressée par le concours et pour le salut de tous, pût devenir l'instrument de passions ignobles, et provoquer dans la conscience du jeune homme des doutes affreux. C'est là le crime des tyrans! — Ils decouragent nos plus nobles espérances, et nous exposent a nous demander avec effroi, jusqu'à

ce que notre raison soit plus forte que le malheur, s'il y a une vertu, une justice, un Dieu! ——

Quiconque a pu s'éloigner une fois de l'objet aimé, est à l'épreuve de tous les chagrins de la vie : le malheur ne sera jamais plus fort que lui.

Du même

Quiconque a vécu sous le joug de gouvernemens dépravés, sait que la dernière jouissance qu'une ame généreuse puisse éprouver alors, est dans la douceur de rencontrer des ames aussi vivement exaltées. Ce n'est pas assez pour elle des cœurs qui gémissent; elle en veut qui s'indignent; il est une sorte de colère vertueuse dont l'accent a seul le don de la consoler.

Du même

Ce cœur qui n'a battu encore que pour d'ardens regrets et des vœux inutiles avait au pouvoir des affections heureuses comme à un rempart contre le quel échouent les assauts du sort, comme à un céleste refuge ouvert par la bonté de Dieu à tous les hommes.

Dieu en mettant le malheur sur la terre comme une epreuve, y placa la resignation comme une vertu, et l'esperance comme un devoir.

Du même

Il y a ~~des~~ dans quelques femmes un merite paisible mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie.

La Bruyère

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de tres-belles choses.

Il apparait de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités eminentes jettent un eclat prodigieux, semblables a ces etoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aieuls ni descendans; ils composent seuls toute leur race.

Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir parlé: il y en a

d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien; ils sont puristes, et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source et avec liberté: ils parlent proprement et ennuyeusement.

Du même.

Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Cléante est un très honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable: chacun de sa part fait tout le plaisir et tout l'agrément des sociétés où il se trouve. l'on ne peut voir ailleurs plus de probité plus de politesse: ils se quittent demain, et l'acte de leur séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a sans mentir, de

certains merites qui ne sont ~~pas~~ point faits pour etre ensemble, de certaines vertus incompatibles. —

Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins conaissent qu'ils vivent. —

Un homme vain trouve son compte a dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi. —

Une personne a la mode ressemble a une fleur bleue qui croit de soi-meme dans les sillons ou elle etouffe les epis, diminue la moisson et tient la place de quelque chose de meilleur ; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger qui nait et qui tombe presque dans le meme instant : aujourd'hui elle est couru, les femmes s'en parent ; demain elle est negligée et rendu au peuple. Une personne de merite, au contraire est une fleur qu'on ne designe pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par

son odeur ; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire ; que nos peres ont estimée et que nous estimons après nos peres ; a qui le degout ou l'antipathie de quelques uns ne sauroit nuire : un lys, une rose.

Il y a autant de faiblesse a fuir la mode qu'a l'affecter.

Il y a bien des dangers dans la certitude d'un sentiment vrai qu'on inspire — l'amour-propre flatté se joint a l'emotion de l'ame et alors la raison reste sans force.

Discours de Sylla au forum.

Romains, dans ce grand jour, le monde va connaître
Si votre dictateur était digne de l'être,
Et si tant de travaux qu'il couronne aujourd'hui
Vous ont à votre tour rendus dignes de lui.
Citoyens, chevaliers, pontifes, sénateurs,
Et vous de la Patrie illustres défenseurs;
Ecoutez: je vous dois, je me dois à moi-même
De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,
Et d'exposer enfin à vos regards surpris,
Les immenses travaux par moi seul entrepris.
J'ai subjugué le Pont, le Bosphore l'Epire;
Les eaux du Phalaris traversent votre empire;
La Grèce toute entière est soumise à vos loix,
Et des bords Lybiens j'ai chassé tous les rois.
La chute de Carthage avait ébranlé Rome:
J'ai réparé les maux qu'avait faits un grand homme.
Jugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,
Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis!
C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre
Je voulais une gloire et plus rare et plus chère;
Rome en proie aux fureurs des partis triomphants,
Mourante sous les coups de ses propres enfants!
Invoquait à la fois mon bras et mon génie!

Je me fis dictateur : je sauvai la patrie :
A l'antique Sénat je rendis le pouvoir.
Le peuple mutiné rentra dans le devoir ;
Jamais on ne me vit esclave du vulgaire,
Rechercher et trahir cet amour populaire,
Où Marius voyait le but de ses travaux.
J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux.
Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes :
Au salut de l'état j'immolai des victimes.
Qu'on nomme violence ou meme cruauté,
Ce que j'ai fait pour Rome et pour la liberté ;
Un reproche pareil ne saurait me confondre :
Du sang que j'ai versé je suis prêt à repondre :
Oui, de l'humanité si j'etouffai la voix,
Ce fut pour vous contraindre à flechir sous les loix.
J'ignore quel surnom l'histoire me destine :
L'avenir jugera ce que Rome examine.
Du poids de ma grandeur plus accablé que vous
Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous.
J'ai vaincu, j'ai regné ; maintenant je veux vivre !
Je rejette la coupe où le pouvoir s'enivre.
J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
Et j'impose silence à tous mes ennemis ;
Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire ;
J'ai mis entre eux et moi l'abyme de ma gloire.

Le dictateur n'est plus: je remets au senat
Avec l'autorité les rênes de l'etat.
Ecoutez!... Que ma voix remplisse cette enceinte.
J'ai gouverné sans peur j'abdique sans crainte.

Par E. Jouy.

La conscience n'est qu'un guide peu sur dans la religion; donnez donc a votre Eleve des sentimens religieux; persuadez lui bien que dans tous les momens de la vie, Dieu la voit et l'entend frapper son imagination de cette importante et sublime idée; donnez lui l'exemple de la pieté; qu'elle vous surprenne souvent priant Dieu, qu'elle soit convaincue que vous trouvez dans ce devoir toutes les consolations dont vous avez besoin, et que vous le remplissez avec joie. Faites lui admirer les ouvrages de Dieu, les cieux la terre, la verdure, les fleurs; que le fruit qu'elle mange, la rose qu'elle cueille tout serve a lui rappeller la bonté et la puissance de l'Etre Suprême qui a tout créé. Apprenez lui des prieres courtes, simples et touchantes, qu'elle puisse comprendre et sentir.

Mme de Genlis. (: adele et Theod)

.. Son coeur lui faisait faire toutes les reflexions qu'une semblable aventure peut inspirer, je ne m'en permis pas ~~d'autres~~ une seule; une remontrance inutile est aussi revoltante qu'ennuyeuse, et souvent elle seche tout-a-coup les pleurs du repentir le plus sincère. ——

Le remords d'un crime doit fletrir l'âme, mais le repentir d'une faiblesse involontaire n'a rien de dechirant ni d'amer; ce sentiment vertueux nous console de nos fautes, et nous raccomode avec nous memes.

De la meme

Die nachricht von dem tragischen Tod dess grossen Mannes, verbreitete sich mit ausserordentlicher Schnelligkeit im Inn- und Auslande, und durchlief bald ganz Europa welches seinen Nahmen solange mit Theilnahme und Bewunderung genannt hatte. Sie erfüllte die vereinigten niederländischen Provinzen mit der ~~die~~ höchsten Bestürzung, und die Spanier und ihre Anhänger mit ausschweifen der Freude. — So endete Wilhelm der ~~Erste~~ Erste von Oranien-Nassau, einer der Merkwürdigsten Männer seiner und aller Zeiten, im blühenden Alter von 51 Jahren. Er war von mehr als mittlerer Mannsgrösse, vortheilhaften Wuchses, bleicher Gesichtsfarbe, und hatte braune feurige Augen. Die ehrhabenen Eigenschaften dieses grossen Geistes haben wir aus seinen Thaten kennen gelernt; aber schwerer ist es seinen Charakter zu ergründen, und gerecht zu beurtheilen. — Seine Anhänger und

Freunde erhoben den Werth seinen Herzens und seine menschlichkeiten Tugenden, eben so sehr, als die Vorzüge seines Kopfes; seine zalreichen Feinde hingegen klagen ihn der Herrschsucht, der Bosheit und einer ausserordentlichen Verstellung an. Herrschsucht ist das Erbe aller grossen Geister, die ihr Übergewicht über die gemeineren Naturen der Menge fühlen; und Verstellung war sehr verzeihlich in seiner Lage, worin er mit so arglistigen Gegnern zu kämpfen hatte. Wer aber auch Recht haben mag von beiden Theilen, immer bleibt ihm der unsterbliche Ruhm, der Schöpfer der niederländischen Freyheit gewesen zu seyn. Alle Körper- und Geisteskräfte, sein Vermögen und endlich sein Leben selbst opferte er diesem selbstgeschaffenen Idol auf, und er würde das angefangene grosse Werk ganz hinaus geführt, und vielleicht allen niederländischen

Provinzen die Unabhängigkeit errungen, wenigstens Brabant und Flandern für die Republik gerettet haben, hätte nicht oft der Gifthauch der Missgunst und Cabale die schönsten Früchte seines Genius zerstört, und endlich der Mordstahl der Rache ihn in der mitte seiner Laufbahn ereilt.
Sollen wir trauern, dass er fiel in der Fülle seiner Kraft? Noch ging sein berühmter Nahme rein und unbefleckt zur Unsterblichkeit über, und die Thränen der Niederländer flossen dem Rächer und Befreyer des gemisshandelten Vaterlandes. Aber mit Recht läßt die Schwäche der menschlichen Natur uns zweifeln, dass dem Manne, welcher den Ehrgeiz und Muth hatte, die Niederlände dem Mächtigsten Monarchen der Erde zu entreissen, immer an dem Ruhme, der erste Bürger des befreyten Staats zu seyn, genügt haben würde; und wie leicht wäre dann der

Vater des Vaterlandes zum despoten des-
selben herabgesunken. Diese Schmach
wandte das Schiksal wohlthätig von ihm
ab, und dieser Gedanke tröste uns über
seinen frühen Tod.

/: Carl Carths :/ Geschichte des
Abfalls der Vereinigten Niederlande
von der Spanischen Regierung. —

Rien de plus beau que l'histoire de la Nature quand elle est liée à celle de la religion. La Nature n'est rien sans Dieu, et par l'opération de Dieu elle produit tout, elle vivifie tout, sans être rien de ce qui compose l'Univers; Dieu en est le mouvement, la sève et la vie. Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher ~~des créatures~~ du Créateur. Elles sont la reverberation de sa lumière indefectible; et ce sont là des idées qui nous élevent et nous abaissent; car l'homme n'est jamais plus petit et plus grand, que lorsqu'il se considère en Dieu. Alors il apperçoit un Etre infini dont il est l'image, et devant qui il n'est qu'un atome: deux contrariétés apparentes qu'il faut conciler pour avoir une juste idée de soi même, et pour ne pas donner dans l'idée des Anges superbes, ni dans celle des incrédules qui se reduisent à la condition des bêtes.

(: Lettres de Ganganelli (: Clement XIV.)

A un peintre.

Le Carrache n'eut rien fait malgré la fierté de son ~~tt~~ pinceau, s'il n'eut eu cette verve qui donne de l'enthousiasme et du feu. On reconnait dans ses tableaux une ame qui parle, qui echauffe, qui ravit. On croit devenir lui meme à force de l'admirer, et de se remplir de la verité de ses images. Que ce grand homme que vous avez choisi pour modele, respire en vous; et vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez vous que son ombre, vous meriterez ~~...~~ d'être estimé; l'ombre d'un grand homme a quelque réalité. La Nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint; et, pour la bien rendre, il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les peintres, comme parmi les poëtes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage, on se sent intrainé par une pente irresistible, à prendre

la plume ou le pinceau et l'on se livre à son penchant ; sans cela il n'y a ni expression ni gout. ———

Du meme.

On deconcerte l'adversaire le plus impetueux par une grande moderation.

Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de monde et d'argent à sa disposition ; il faut encore savoir comment on les emploiera, et penser que les hasards ne sont pas toujours entre les mains des plus forts.

Je viens de bagayer sur un sujet que vous savez beaucoup mieux que moi ; mais une phrase en amène une autre, et insensiblement on ose parler de ce qu'on ignore. C'est ainsi que se font les Lettres, on les commence sans prevoir tout ce qu'on y dira. L'ame quand elle vient à se replier sur elle même, s'étonne avec raison de sa fecondité. C'est une vive image de la production d'un monde

sorti du Néant; car enfin notre pensée qui n'existait pas, éclot tout-à coup, et nous fait sentir que la création comme le prétendent certains philosophes, n'est réellement pas une chose impossible.

Du même

La plupart des hommes ne considèrent l'histoire que comme une belle tapisserie de Flandre à la quelle ils donnent un coup d'oeil. Ils se contentent de voir des personnages éclatans par la vivacité des couleurs; sans penser à la tête qui en ébaucha le dessein non plus qu'à la main qui l'exécuta. Je défie qu'on puisse profiter de l'histoire lorsqu'on ne s'attache qu'à voir passer en revue des princes, des batailles, des exploits; mais je ne connais pas un meilleur livre pour instruire, quand on considère la marche des événements et qu'on observe comment ils furent amenés, quand on analyse

les talens et les intentions de ceux qui faisaient tout mouvoir ; quand on se transporte dans les siecles et dans les regions ou les choses memorables se sont passées.
La lecture de l'histoire est un sujet inepuisable de reflexions.
C'est l'ame et non les yeux qui doivent lire tous les ouvrages historiques.
La gaîté est le beaume de la vie et ce qui me fait croire que votre pieté se soutiendra, c'est que vous êtes toujours ~~dut~~ d'une humeur enjouée. On se lasse insensiblement de la vertu lorsqu'on se lasse de soi-même. Alors tout devient a charge ; et l'on finit par donner dans la plus triste misanthropie ou dans le plus dangereuse dissipation.
Ou il n'y a point d'ordre, il n'y a ~~pas~~ point de paix. La tranquillité est fille de la regle ; et c'est par la regle que l'homme se renferme dans la sphere de ses devoirs.

Toutes les créatures inanimées nous prêchent l'exactitude : les astres font périodiquement leurs cours, et les plantes ne se raniment qu'au moment qui leur est marqué. On sait l'instant que le jour doit paraître, et il n'y manque pas ; on connait le moment de la nuit, et alors les ténèbres couvrent la terre. Le vrai philosophe ne renverse pas l'ordre des temps, à moins qu'il n'y soit forcé par des occupations ou par des usages qui l'exigent. — Tout le bonheur d'un religieux consiste à savoir être seul, savoir prier, savoir étudier. Il ne me reste que ce bien-être et je le préfère à tous les plaisirs du monde. La conversation de quelques savans ou de quelques amis m'est infiniment précieuse pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien sur la distribution de mon temps. Je n'ai jamais prétendu me rendre esclave de la minute aux heures dont je puis disposer : mais j'aime l'ordre et je ne vois que cet amour qui puisse entretenir l'harmonie de l'ame et des sens. De même

Pour vous, mon cher ami, perséverez dans la vertu. On est au dessus de toutes les dignités, quand on est sincerement vertueux: la perseverance n'est promise qu'à la défiance de soi même, et qu'à la fuite des occasions; quiconque a de la presomption doit s'attendre à des rechûtes. ——

Quand je pense que les Papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire passer mon Nom au de là des Alpes, pour apprendre aux diverses Nations quand j'aurai la Migraine et quand je me ferais saigner, j'en ris de pitié. Les dignités sont des piéges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laissât prendre. Peu de personnes connaissent bien les desagremens de la grandeur on n'est plus à soi; et de quelque maniere qu'on agisse, on a des ennemis. —

Quand on voudra faire le parallele de la Religion avec la philosophie on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une

étend immensément toutes les facultés de l'esprit et que l'autre les resserre dans un cercle extrêmement étroit. Le monde est le nec plus ultra pour un philosophe du tems; et ce monde n'est qu'un atome pour le chrétien. L'un en fait son bonheur et sa fin; l'autre ne le regarde que comme une figure qui passe et n'y donne qu'un simple coup d'oeil. L'un l'adore, parceque il est son tout et son Dieu; l'autre ne l'envisage que comme une vapeur qui va bientôt se dissiper.

Il serait à propos que les hommes ne choisissent que les livres relatifs à leur profession, à leur bonheur, et au goût qu'ils doivent avoir naturellement pour l'ordre et la verité; mais comme si la vie avait des multitudes de jours et d'années qu'on peut sacrifier à la folie et à la curiosité, ils lisent indistinctement tout ce qui leur tombe sous la main. Ils ne s'imaginent pas lorsqu'ils lisent

que la lecture jettera des racines ~~profondes~~ dans leur esprit et dans leur coeur; et cependant après avoir lu quinze ou vingt ans, s'ils veulent rentrer serieusement en eux mêmes, ils reconnaissent que leur esprit n'est plus ce qu'il etait, mais qu'il est devenu le resultat des ouvrages qu'ils ont parcourus. De là viennent et cette confusion generale d'idées qu'on trouve chez le meme homme et ces inconséquences et ces contrarietés qui le font tourner à tout vent.

Les belles-lettres ne sont que des friandises pour l'esprit, mais les sciences sublimes sont des mets pleins de substance et de saveur: et pour satisfaire l'ame et l'esprit tout-a-la fois on fait très bien de lire des Livres recréatifs et des Livres profonds. Si l'on n'est que profond on n'est point aimable; si l'on n'est qu'aimable on n'est que superficiel.

Une lecture qui tire notre esprit de sa sphère, pour le jetter dans des tourbillons ou il s'égare, est une lecture très dangereuse. Il faut s'interroger toutes les fois qu'on a lû, pour examiner si les idées y ont gagnées ou perdues; car nous avons en nous memes un moniteur secret et une raison qui nous rendent un compte fidele de ce qui se passe en nous, quand mettant les préjugés et les passions à l'écart, nous nous appliquons à nous consulter nous memes. Tout livre qui ne nous sert pas à bien caser nos idées, comme à bien regler nos desirs, est aumoins un livre inutile s'il n'est dangereux; car il faut savoir trouver de l'utilité jusque dans nos amusemens. —

Ainsi l'on voit rarement l'homme dans son vrai point de vue. On croit que c'est lui; et ce n'est qu'un assemblage de bizarreries, de gouts et d'opinions, qu'il

a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux qu'il fréquente. Les études même ne servent le plus souvent qu'à le dénaturer en le dépouillant de tout ce qui lui était propre, et en le rendant un personnage factice. S. Augustin disait que l'homme considéré dans son essence et dans tous ses rapports, est l'énigme la plus difficile à expliquer. En effet presque toujours dissemblable à lui-même, il échappe au pinceau quand on veut faire son portrait. Par la dépendance où il est d'un corps périssable et charnel, ses pensées l'agitent comme son sang, et participent à sa fluidité. Il n'y avait qu'un Dieu qui pût unir si intimement une âme indivisible à une substance toute composée de parties un esprit immortel à une masse de chair destinée à se réduire en poudre; enfin, des pensées à des sensations, des idées à des fibres, des affections à des nerfs. —

Il suffit donc de descendre en nous
mêmes, et de nous considerer pour
voir un prodige toujours renaissant.
Mais nous n'y trouvons qu'un abyme
effroyable si Dieu n'y occuppe pas
le premier rang. Chacun de nous doit
lui eriger un trône dans son propre
coeur; autrement il devient un chaos
ou il n'y a ni ordre ni symetrie.
L'homme cependant n'est peut-être
pas si mechant qu'on se l'imagine
l'oisiveté l'a conduit a plus d'excès
que la perversité. Les occasions de faire
le mal se multiplient chez un homme
qui ne fait rien; et si l'on reprocha
aux femmes d'être parleuses ou medi=
santes, c'est que pour l'ordinaire elles
ne sont point occupées. —
Je ne m'étonne point si la mort faisait
la meditation continuelle des philosophes
chretiens. Lorsqu'elle est bien vue, elle
n'offre a l'homme rien que de grand
rien que de consolant. Mais nous n'en

jugeons que par l'horreur des tombeaux, c'est-à-dire par tout ce qui n'a rapport qu'avec nos corps; et alors elle nous parait le spectacle le plus affreux. C'est ce qui faisait dire à S. Charles Borrhomeé, que si la mort était l'ennemie du corps, elle était la bonne amie de l'ame, et que l'homme ~~...~~ n'entendait pas bien ses intérêts, quand il ne la desirait pas. — Du meme

La Providence a si bien arrangé les choses qu'elle compense le mal par le bien, et que pour ne pas livrer l'homme de merite au decouragement ou à l'orgueil elle le met dans une balance qui l'eleve et l'abaisse alternativement. Nous serions trop fiers si nous n'avions que des proneurs; et trop humiliés si nous ne rencontrerions que des detracteurs. Il nous faut un equilibre qui nous soutienne entre la louange et la satyre pour nous tenir au niveau de l'humanité.

Des memoires du Cte de Segur.

... Je trouvais pourtant plus d'obligeance que de verité dans les expressions flatteuses de cette lettre ; mais nous sommes tous faits ainsi : une louange nous plait toujours, meme quand nous sentons qu'elle est exagerée ; et lorsqu'elle vient d'un homme superieur, elle nous grandit a nos propres yeux. tout en reconnaissant qu'elle n'est pas pas juste, nous esperons qu'elle est sincere, et nous savons gré a celui qui nous la donne, de s'etre ainsi trompé a notre avantage. —

Nos ames etaient alors presque enivrées d'une douce philanthropie qui nous portait à chercher avec passion les moyens d'etre utiles a l'humanité et de rendre le sort des hommes plus heureux. Quoi qu'on en puisse dire, c'est de toutes les passions celle qu'on devrait le plus regretter de voir s'eteindre son exces meme est des erreurs humaines la plus excusable.

Tous ont depeint la beauté de la Neva la richesse de ses quais de granit, l'imposant coup d'oeil du port de Cronstadt la triste magnificence du palais et des jardins de Petershoff, situés sur les bords de la mer de Finlande, et qui inspirent aux voyageurs une double melancolie en les portant à mediter à la fois sur les ~~bords~~ orages d'une vaste mer remplie d'ecueils, et sur ceux qui entourent un despotisme sans limites sur un trone colossal sans barrière ; car malgré tous les prestiges du luxe et des arts, là ou on ne voit aucune borne à l'autorité, il ne peut exister, de quelque beau nom qu'on les decore qu'un maître et des esclaves. ——

Do Muzyki

Witay darze! którego czarujące władza
Graciom użycza mowy, a myśli nie zdradza;
Ledwie się dadzą słyszeć twa uroczne brzmienia
Cisną się, nie wystąpne radość, łzy, westchnienia.
Milczenie iest twym hołdem, godłem Wieńce sławy
Ozwiesz się, drżę i milczę, lecz drżę nie zobawy,
Milczysz; a ia dumaiąc, nad myym stanem ieszcze
Urokiem zniklych dźwięków, zmysły moie pieszczę,
Unoś, rozrzewniay, łagodź, a twoią ~~[illegible]~~ ułudy
Podbiy świat, panuy Czasom i porusz[a]y Ludy.

Kajetan Koźmian.

Niemasz takiej ciężkiey krzywdy, którąby usprawiedliwić mogła nayokropnieyszą ze zbrodni, targnienie się na własną oyczyznę, iesli co zbrodnią tą zmnieyszyć i litość nad losem Glińskiego wzbudzić może, to chyba uwaga nad zaciętą zawziętością przeciwników jego, którzy mu wszelkę uspra-wiedliwienia się odięwszy sposobność, przywiedli do winowayczey rozpaczy, którzy gdy występek swóy poznał, woleli zgubić nieprzyjaciela pod[pi]tą zdradą, niż powrócić oyczyźnie wracaiącego do powinności swey

woiowników. Takie to okropne skutki zazdrości i rozdwojeń między możnemi – ścigając i prześladując siebie, gubią Oyczyznę –

Niemcewicz (: Śpiewy historyczne)

Zginęło imię polskie, lecz pod śmiertelnym kirem, co dziedzictwo nasze okrywał, utajonym płomieniem pałała miłość oyczyzny. Ona to waleczna młodzież naszą zawiodła nad Ren, Tyber i Nil, ona to wśród śnieżnych Alp, wśród skwarney strefy oddalonych kraiów na obcey ziemi dotrzymywała się nadziei odzyskania swey własney . . .

kiedy geniusz woyny iednym potrąceniem wywrócił Pruską monarchią, i zwycięzkie sztandarki nad brzegami Wisły rozwinął, po kilkanastoletnim obcym panowaniu, znalazł w Polakach niezmienioną dotąd wysokąmi miłość oyczyzny, to obywatelstwo, tę śmiałość i odwagę, wyższe nad wszystkie niebezpieczeństwa i straty! . . . Przemówił, i wzniosły się orły białe, stanęły pod niemi liczne zbroyne Polaków szyki –

Niemcewicz –

Des philosophes qui remontent aux causes des grands évènemens, ont dit que chaque siècle porte, en quelque manière dans son sein, le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et confirmée par l'histoire d'Athènes. Le siècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire; ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la destruction de la république.

Barthelemi (: Anacharsis: T. 1.)

Un secret frémissement me saisit à l'entrée de ce fameux défilé où 4000 grecs arrêterent durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, et dans lequel périt Leonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandait. — Une foule de circonstances faisait naître dans nos ames les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du sang des nations ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnait, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux semblait rendre présens

à nos regards ; enfin, cet interet si vif que l'on prend à la vertu malheureuse : tout excitait notre admiration ou notre attendrissement, lorsque nous apperçumes auprès de nous les monuments que l'assemblée des Amphictions fit élever sur la colline dont je viens de parler. Ce sont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates et des differentes troupes grecques qui combattirent. Nous approchames du premier qui s'offrit à nos yeux et nous y lumes : "C'est " ici que 4000 Grecs du Peloponnèse ont com" battu contre trois millions de Perses." Nous approchames d'un second et nous y lumes ces mots de Simonide : "Passant, vas "dire à Lacedemone que nous reposons ici pour "avoir obéi à ses saintes lois". Avec quel sentiment de grandeur, avec quelle sublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choses à la posterité ! Le nom de Leonidas et ceux de ses trois cents compagnons ne sont point dans cette seconde inscription, c'est qu'on n'a pas même soupçonné qu'ils pussent jamais etre oubliés. Auprès de ces monumens funebres est un trophée que Xerxès fit élever et qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

(Anacharsis) Barthelemi T. 4.

Romance

~~Il faut partir, demain avant l'aurore,~~
L'ordre est donné, demain avant l'aurore
Il faut partir, rien ne peut m'arrêter
Dans les combats, demain je dois encore
Chercher la mort, la voir et l'affronter
Ne pleure pas, cher objet que j'adore,
Pour t'obtenir, il faut te mériter.

Ton souvenir va me rendre invincible,
Aux ennemis je marche le premier,
En t'invoquant je deviens terrible,
Vaincre ou mourir c'est le cri du guerrier.
Ah! ne crains rien, tout me sera possible
Puisque ta main est le prix du laurier.

Mais si demain ma vaillance est trahie
Si ton amant ne doit plus revenir,
A mon destin on doit porter envie
Je serais mort digne de t'obtenir,
Rendant mon sang utile à ma Patrie
Et t'adorant jusqu'au dernier soupir.

Zum Vaterland fühlt jeder sich gezogen
Wer anders redet, mutter, spielt mit Worten,
Und nach der Heimath stehen die Gedanken.

Schiller.

- - - - - - - - - - - Gleichheit knüpft.
Den Budsverwandten mit den Bundsverwandten
Den Freund zusammen mit dem Freund, und Länder
Mit Ländern! Gleichheit ist das heilige Gesez
Der Menschheit. Dem Vemögenderen lebt
Ein ew'ger Gegner in dem Ärmern, stets
Bereit ihn zu bekriegen. Gleichheit gab
Den Menschen Maß, Gewicht und Zahl. Das Licht
Der Sonne und die strahlenlose Nacht.
Läßt sie im gleichen Zirkelgange wechseln. –
Und, keines neidisch auf des andern Sieg,
Wetteifern beyde nur, der Welt zu dienen.

Schiller /: aus den Phönizierinnen des Euripedis :/

Luby Skowronku, świadku mey roboty
Kiedy nam wiosnę rozwija nadzieie
Pieniem mi swoim dodaway ochoty
Toż rzka dla mnie i dla ciebie dzieie

Thekla

Sein Geist ist's, der mich ruft. Es ist die Schaar
Der Treuen, die sich rächend ihm geopfert.
Unedler Säumniss klagen sie mich an.
Sie wollten auch im Tod nicht von ihm lassen,
Der ihres Lebens Führer war — Das thaten
Die rohen Herzen, und ich sollte leben!
... Nein! Auch für mich ward jener Lorbeerkranz,
Der deine Todtenbahre schmückt, gewunden.
Was ist das Leben ohne Liebesglanz?
Ich werf' es hin, da sein Gehalt verschwunden.
Ja, da ich dich den Liebenden gefunden,
Da war das Leben etwas. Glänzend lag
Vor mir der neue goldne Tag!
Mir träumte von zwey himmelschönen Stunden.
Du standest an dem Eingang in die Welt,
Die ich betrat mit klösterlichem Zagen,
Sie war von Tausend Sonnen aufgehellt,
Ein guter Engel schienst du hingestellt,
Mich aus der Kindheit fabelhaften Tagen
Schnell auf des Lebens Gipfel hinzutragen.
Mein erst Empfinden war des Himmels Glück;
In dein Herz fiel mein erster Blick!
... — Da kommt das Schicksal — Roh und kalt
Fasst es des Freundes zärtliche Gestalt
Und wirft ihn unter den Hufschlag seiner Pferde...
— Das ist das Loos des Schönen auf der Erde

Wallenstein.

Schön ist der Friede! Ein lieblicher Knabe
Liegt er gelagert am ruhigen Bach,
Und die hüpfenden Lämmer grasen
Lustig um ihn auf dem sonnigten Rasen,
Süsses Tönen entlockt er der Flöte,
Und das Echo des Berges wird wach,
Oder im Schimmer der Abendröthe
Wiegt ihn in Schlummer der murmelnde Bach —
Aber der Krieg auch hat seine Ehre,
Der Beweger des Menschengeschicks?
Mir gefällt ein lebendiges Leben,
Mir ein ewiges Schwanken und Schwingen und Schweben
Auf der steigenden, fallenden Welle des Glücks.

/: Die Braut von Messina :/

Nicht Hoffnung möcht ich schöpfen aus dem langen Glück;
Dem Unglück ist die Hoffnung zugesendet.

Noch liebt sie nur den Liebenden! Dem Fremdling,
Dem Nahmenlosen hat sie sich gegeben.
Nicht ahnet sie, daß es Don Manuel,
Messina's Fürst ist, der die goldene Binde
Ihr um die schöne Stirne flechten wird.
Wie süß ists, das Geliebte zu beglücken,
Mit ungehoffter Grösse Glanz und Schein!
Längst spart' ich mir diß höchste der Entzücken,
Wohl bleibt es stets sein höchster Schmuck allein,
Doch auch die Hoheit darf das Schöne schmücken,
Der goldene Reif erhebt den Edelstein. —

/: Die Braut von Mess:

Geflügelt ist das Glück und schwer zu binden
Nur in verschlossner Lade wirds bewahrt,
Das Schweigen ist zum Hüther ihm gesezt,
Und rasch entfliegt es, wenn Geschwäzigkeit
Voreilig wagt, die Decke zu erheben —

/: Die Braut von M:/

Das gegenwärtige Unglück trägt sich leicht
Doch grauenvoll vergrössert es der Zweifel
Und der Erwartung Qual dem weit Entfernten.

/: Wallenstein:/ Schiller

Frey geht das Unglück durch die ganze Erde.

Wallenstein

Der Siege göttlichster ist das Vergeben.

Schiller.

Woher sie kam, und wie sie sich zu mir
Gefunden, dieses frage nicht — Als ich
Die Augen wandte, stand sie mir zur Seite,
Und dunkel mächtig, wunderbar, ergriff
Im tiefsten Innersten mich ihre Nähe.
Nicht ihres Lächelns holder Zauber wars,
Die Reize nicht, die auf der Wange schweben,
Selbst nicht der Glanz der Göttlichen Gestalt —
Es war ihr tiefstes und geheimstes Leben,
Was mich ergriff mit heiliger Gewalt;
Wie Zaubers Kräfte unbegreiflich weben —
Die Seelen schienen ohne Worteslaut
Sich ohne Mittel geistig zu berühren,
Als sich mein Athem mischte mit dem ihren,
Fremd war sie mir und innig doch vertraut,

Aus früher Kindheit dämmerhellen Tagen;
An meiner Brust fühlt ich die ihre schlagen,
Als die Besinnungskraft mir wieder kam.
Da hört' ich einer Glocke helles Läuten,
Den Ruf zur Hora schien es zu bedeuten,
Und schnell wie Geister in die Luft verwehen,
Entschwand sie mir und ward nicht mehr gesehen.

/: Von dieselbe Tragedie.

Das Leben wagt der Muth, nicht das Gewissen.

/: Wallenstein's Tod :/
Schiller./

Es gibt Schmerzen wo der Mensch
Sich selbst nur helfen kann. Ein starkes Herz
Will sich auf seine Stärke nur verlassen.
In ihrer, nicht an fremder Brust muss sie
Kraft schöpfen, diesen Schlag zu überstehen.

Dieselbe

Helene Matachowska

1820.

